

UN JEUNE HOMME CHARMANT

DRAME-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

PAR MM. PAUL DE KOCK ET VARIN,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté,
le 13 août 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

ARTHUR GERVILLIER.....	MM. FRANCISQUE aîné.
CHARLES DAVERNY.....	SAINT-MAR.
LE COLONEL DE MELLEVAL.....	PRADIER.
THÉOPHILE MINOT, ami d'Arthur.....	FRANCISQUE jeune.
M. TROUSSARD.....	NEUVILLE.
CAROLINE, fille du colonel.....	M ^{mes} MÉLANIE.
THÉRÈSE, nièce de M. Troussard.....	CAMIÈDE.
MARIANNE, gouvernante de Caroline.....	ÉLISA.
DÉDELLE PASSE-LACET, figurante-danseuse.....	LÉONTINE.
UN GRAND JEUNE HOMME.....	MM. BASSAN.
UN DOMESTIQUE.....	LAINÉ.

Au premier acte, la scène est à Bravell, chez le colonel ; au deuxième, chez Théophile Minot, à Paris ; au troisième, aux Champs-Élysées ; au quatrième, dans un hôtel garni, à Paris ; au cinquième, à Eau-Bonne.

ACTE PREMIER.

Un salon donnant sur des jardins. Portes latérales, etc.

SCÈNE I.

M. DE MELLEVAL, THÉOPHILE MINOT,
TROUSSARD, CAROLINE, THÉRÈSE.

(Au lever du rideau, le colonel joue aux échecs avec Minot. Troussard est à demi étendu sur le divan et lit un journal. Caroline fait de la tapisserie. Thérèse feuillette un album de musique.)

TROUSSARD, se caressant les jambes.

Je suis sûr que j'ai fait plus de trois lieues ce matin ; j'ai été à Mongeron, j'ai parcouru la forêt, j'ai couru après des papillons... Eh bien ! je ne suis pas fatigué du tout.

THÉRÈSE.

Oh ! mais, vous, mon oncle, on sait que vous êtes infatigable.

LE COLONEL.

Prenez donc garde, monsieur Minot ; je fais échec à votre reine.

MINOT.

Pardon, colonel ; j'avais pris ma teine pour une tour.

TROUSSARD.

En revenant de Mongeron, j'ai passé par Champrosay... c'était le plus long... J'aurais pu prendre le plus court, mais j'ai pris le plus long.

THÉRÈSE, feuilletant l'album.

C'est tous vieux airs dans cet album... j'aime mieux la musique nouvelle.

MINOT.

Et vous la chantez si bien, mademoiselle !

LE COLONEL.

Prenez donc garde ! vous exposez votre cavalier !

MINOT.

C'est juste !... je croyais que c'était un pion.

THÉRÈSE.

Tu ne nous dis rien, Caroline.

CAROLINE.

Je travaille.

THÉRÈSE.

Mais aussi ton père accapare monsieur Théophile pour jouer aux échecs... Si du moins monsieur Arthur était avec nous, lui qui est si aimable, si galant. Oh ! d'abord on ne s'ennuie jamais avec lui.

TROUSSARD.

Si monsieur Arthur était là il ferait ma partie de billard ; il y joue très bien... presque de ma force.

THÉRÈSE.

Puis il est si complaisant... il fait tout ce qu'on veut... L'autre jour, est-ce qu'il n'a pas travaillé à ma tapisserie !...

MINOT.

D'abord, il sait tout... il fait même des cerf-volants !

LE COLONEL, d'un air moqueur.

Oh ! c'est un jeune homme accompli que monsieur Arthur ! toutes les dames en sont folles !

THÉRÈSE.

Il le mérite, colonel ; il a tant d'esprit, de talents ! Aussi dans la société il est fêté, recherché ! c'est à qui l'aura... (à Caroline.) Est-ce que tu ne penses pas comme nous, Caroline ?... Tu te tais toujours quand on fait l'éloge de monsieur Arthur.

CAROLINE.

Moi !... mais tu te trompes ; pourquoi ne penserais-je pas comme tout le monde ? Chacun trouve monsieur Arthur charmant, je dois être aussi de cet avis.

THÉRÈSE.

Il vient de faire un héritage, je crois ?

CAROLINE.

Oui ; un de ses oncles vient de mourir et lui a laissé de la fortune.

THÉRÈSE.

Oh ! tant mieux... il suit si bien les modes... Je gage qu'il sera un des plus élégants de Paris !

MINOT.

J'ai pris son tailleur, moi.

LE COLONEL.

Prenez donc garde à votre fou, monsieur Minot.

MINOT.

Pardon, colonel ; je pensais à un pantalon...

THÉRÈSE, à Caroline.

Où donc est-il allé ce matin, monsieur Arthur ?... Depuis qu'il est revenu à la campagne de ton père, il est toujours si empressé près de nous...

CAROLINE.

Il est à la chasse, je crois.

THÉRÈSE, à Troussard.

Mon oncle, comment se fait-il que vous n'allez pas à la chasse, vous qui êtes un grand marcheur ?

TROUSSARD.

Certainement ça ne me fatiguerait pas du tout, mais j'ai le coup d'œil dangereux.

THÉRÈSE, se levant.

Pour le gibier ?

TROUSSARD, se levant.

Non, pour les chiens... je ne les manque jamais.

Air : *Tourne, tourne.*

C'est aux chiens que je fais la guerre :

Oui, voilà mon plus bel exploit.

Comme ce n'est pas ordinaire,

On croit que je suis maladroit.

Mais entre nous, je le confesse,

Ce n'est pas du tout mon avis ;

Car dans le monde on voit sans cesse

Des gens se croyant tout permis,

Et chacun vante leur adresse

Quand ils tirent sur leurs amis.

On vante leur adresse

Quand ils tirent sur leurs amis.

(Caroline se lève aussi. Un domestique range le guéridon et les sièges pendant le couplet.)

ARTHUR, en dehors.

Mettez tout cela en évidence.

THÉRÈSE.

Ah ! voici monsieur Arthur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ARTHUR, en costume de chasse.

ARTHUR.

Mesdemoiselle... messieurs... recevez les hommages du chasseur... et mes excuses pour vous avoir quittés si longtemps ; mais un maudit lièvre m'a entraîné plus loin que je ne voulais.

THÉRÈSE.

Il paraît que vous avez fait une superbe chasse ?

ARTHUR.

Oh ! trois lièvres... six perdreaux... quelques cailles... Les environs de Draveil sont abondants en gibier.

(Il donne son fusil au domestique.)

THÉRÈSE.

Et vous êtes si adroit !

MINOT.

Moi, je n'ai jamais tué que des pierrots.

ARTHUR.

Eh bien ! colonel, vous battez Minot probablement ; il n'est pas homme à vous tenir tête... Monsieur Troussard se repose ; je suis sûr qu'il a fait au moins six lieues ce matin.

TROUSSARD.

Ma foi ! oui.

ARTHUR.

Et comment va la musique, charmante Thérèse ; avez-vous bien chanté aujourd'hui ?

THÉRÈSE.

Non ; monsieur Minot m'avait promis des airs nouveaux et il ne me les a pas apportés.

ARTHUR.

Oh ! ne comptez jamais sur Minot ; c'est un garçon si oublieux !

MINOT, se retournant.

Comment ? qu'est-ce que c'est ?

ARTHUR.

Joue donc aux échecs !... On va prendre ta reine.

THÉRÈSE.

Vous savez donc aussi ce jeu-là, monsieur Arthur ?

ARTHUR.

Oui, mademoiselle.

LE COLONEL.

Ah ! monsieur Arthur fait tout ; rien ne lui est étranger.

ARTHUR.

Vous me flattez, colonel ; mon seul mérite est de faire tout ce qu'on veut.

LE COLONEL, se levant.

Vous avez perdu, monsieur Minot... Vous n'êtes pas fort aux échecs !

MINOT, regardant Thérèse.

Colonel ! on peut avoir des distractions.

THÉRÈSE, à part.

Comme monsieur Minot m'a regardée !

LE COLONEL.

Maintenant, je vous quitte... J'ai à donner quelques ordres... un appartement à faire préparer pour un nouvel hôte que j'attends !

TROUSSARD.

Ah ! vous attendez quelqu'un, colonel ?

LE COLONEL.

Oui, le frère d'un de mes camarades de l'armée, Charles Daverny, un brave et honnête avocat... Il n'a peut-être pas tous les agréments qui font le succès dans le monde... mais un cœur noble et généreux... des qualités essentielles... Enfin, ce n'est pas un jeune homme charmant, mais c'est un homme estimable et je vous avoue que je ne l'en aime pas moins !

ARTHUR, à part.

On dirait que ceci est une épigramme à mon adresse... (haut.) Moi je vais songer à ma toi-

lette ; car, en vérité, la tenue de chasse est par trop négligée !

MINOT.

C'est juste ! la toilette avant tout... je vais donner un coup d'œil à ma tête !

THÉRÈSE.

Et moi, dessiner un point de vue au jardin !

TROUSSARD.

Ma foi ! avant le dîner j'irai jusqu'à Champromsay... C'est un peu loin, mais je suis sûr que je ne serai pas fatigué du tout.

CAROLINE, bas à Arthur.

Il faut absolument que je vous parle !

ARTHUR.

Plus tard !

CAROLINE.

A l'instant !

ARTHUR.

Je reviendrai.

ENSEMBLE.

AIR : *Eternelle amitié.*

Séjour calme et champêtre,
que vous avez d'attrait !
Ici l'on est son maître
Et l'on fait ce qui plaît.
Des champs voilà la vie,
La douce liberté ;
On s'amuse, on s'ennuie,
Chacun de son côté.

(Tous sortent, excepté Caroline.)

SCÈNE III.

CAROLINE, seule.

Il me quitte ainsi... et pourtant il connaît toutes mes craintes... toutes mes inquiétudes... Ah ! je ne le vois que trop, il ne m'aime plus... il ne m'a jamais aimée peut-être... Mon Dieu ! si mes pressentiments étaient fondés... si cet homme si séduisant aux yeux du monde n'était en effet qu'un lâche séducteur... Ah ! dans quel abîme serais-je tombée !

AIR de *Micchia.*

Je ne crois plus à sa tendresse,
Le bonheur est fini pour moi ;
Mais le devoir m'en fait la loi,
Je dois réclamer sa promesse.
C'est lui qui causa mon malheur.
Ah ! dans ce jour si je l'implore,
Pourra-t-il hésiter encore ?
Pourra-t-il hésiter à me rendre l'honneur ?

SCÈNE IV.

CAROLINE, MARIANNE.

MARIANNE, arrivant.

Dieu merci ! il y en a de la besogne dans cette

maison... Encore un hôte de plus qu'on attend... Vous voilà, ma chère demoiselle... seule ici... Eh ben... qu'est-ce qu'il y a donc... les yeux rouges... Vous pleurez...

CAROLINE.

Ah! ma bonne Marianne, ne sais-tu pas combien j'ai de chagrin!

MARIANNE.

Pardi! qu'est-ce qui le saurait, si ce n'est moi qui vous ai vue naître... qui vous ai élevée? Ça serait joli si vous me cachiez quelque chose... Mais enfin aujourd'hui qu'y a-t-il de nouveau... Pourquoi ces pleurs?

CAROLINE.

Ah! c'est que maintenant je ne m'abuse plus... le voile qui couvrait mes yeux est tombé... O ma bonne!... j'ai été trompée... indignement trompée... séduite!... et celui qui a profité de mon inexpérience... celui dont j'ai eu la faiblesse de croire les promesses... les serments... je ne le vois que trop... il ne méritait pas mon amour!

MARIANNE.

Qu'est-ce que vous dites donc là? Monsieur Arthur! un jeune homme si aimable... si galant... qui a de si belles manières... Tromper ma chère enfant! Non, non, je ne l'en crois pas capable!... Dame, il venait à cette campagne; vous lui avez plu... il vous a fait la cour... c'est ben naturel; moi je n'étais pas toujours là, près de vous... voilà le malheur... Enfin, que voulez-vous? la faute est faite!... Heureusement monsieur le colonel fit il y a un an un long voyage, ce qui nous permit de cacher à tous les yeux la naissance de ce pauvre petit.

CAROLINE.

Et depuis ce temps ne pas avoir pu une seule fois revoir, embrasser mon fils!... Ah! quelle souffrance!

MARIANNE.

C'était impossible... mais monsieur Arthur s'en est chargé, il a dû le remettre entre les mains d'une bonne nourrice... Oh! il doit l'adorer aussi, ce cher enfant!

CAROLINE.

Mais ne devait-il pas se hâter de réparer sa faute... de me rendre l'honneur en demandant ma main à mon père? Et il trouve toujours des prétextes pour reculer ce moment.

MARIANNE.

Ah! c'est qu'il craint monsieur le colonel, qui ne l'a invité à venir chez lui que parce qu'il était autrefois très lié avec son père... Il faudrait pourtant en finir, car vous savez que monsieur Daverny arrive aujourd'hui?

CAROLINE.

Oui, ma bonne; mais quel rapport y a-t-il entre l'arrivée de monsieur Daverny et ma situation?

MARIANNE.

Plus que vous ne pensez... J'y vois clair, moi, je devine le projet de monsieur le colonel; il veut vous marier avec cet avocat.

CAROLINE.

Me marier à monsieur Daverny!... Oh! tu t'abuses, Marianne. D'ailleurs monsieur Daverny ne doit pas m'aimer... Comment aurais-je pu lui plaire?... je lui parle si peu... et puis, lui qui a l'air si grave... si sévère.

MARIANNE.

Oh! ça n'y fait rien! Et moi je vous dis qu'il vous aime, qu'il vous adore... Je l'examine toutes les fois qu'il vient ici.

Air du départ du Savoyard.

Quand vous ne le r'gardez pas,
Il vous regarde ben vite;
Puis il baises les yeux tout d'suite
Avec un air d'embaras.
Souvent je l'vois qui s'apprête
A s'risquer d'abord un peu,
Sauf, quand vous r'tournez la tête,
A recommencer l'mém' jeu.
D'un amoureux c'est l'langage;
J'connais c'jeu-là, sur ma foi!
Car lorsque j'avais votre âge
On y jouait avec moi.

CAROLINE.

Il m'aimerait... Ah! tu sais bien, Marianne, que cette union est impossible... il n'y a plus qu'un homme que je puisse épouser... Mais si mon père connaissait ma honte...

MARIANNE.

Chut! chut!... Taisez-vous, chère enfant... Allons, du courage... Monsieur Arthur est trop aimable, il vous aime trop pour vouloir vous faire du chagrin... Mais je l'aperçois... il vient par ici.

CAROLINE.

Éloigne-toi, Marianne, laisse-moi lui parler.

MARIANNE.

Oui, mam'selle, qui.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

Air de Moustache.

Je vais le voir,
Je vais savoir
S'il veut enfin
Parler soudain.
Je mets en lui
Tout mon appui;
Je n'ai recours
Qu'à nos amours.

MARIANNE.

Il faut le voir,
Il faut savoir
S'il veut enfin
Parler soudain.
Je m'tie à lui,
C'est votre appui.

Croyez toujours
A ses amours.
(Marianne s'éloigne d'un côté opposé à celui par où
vient Arthur.)

SCÈNE V.

CAROLINE, ARTHUR.

ARTHUR, arrivant en toilette et sans voir Caroline.
J'espère bien que mademoiselle Thérèse... Oh !
mais voilà Caroline... attention...

CAROLINE, revenant en scène.

Je vous attendais, monsieur.

ARTHUR.

Ah ! pardon, ma chère Caroline ; je ne vous
apercevais pas... Vous le voyez, vous m'avez dit
que vous désiriez me parler, et je m'empresse
de venir vous rejoindre.

CAROLINE.

Oui, c'est moi qui vous demande maintenant
la faveur d'un moment d'entretien, tandis qu'au-
trefois... Oh ! mais ne pensez pas, monsieur, que
ce soit pour vous adresser des reproches sur
votre indifférence que j'ai voulu vous parler...
Non, je ne prétends plus à votre amour... d'ail-
leurs... chez vous ce sentiment n'a jamais existé !

ARTHUR.

Ah ! Caroline, que me dites-vous ? quelles pa-
roles cruelles !... Mais vous ne pensez pas cela...
j'espère !... Qu'ai-je donc fait pour que vous
ayez avec moi ce ton de froideur, de sévérité ?
moi qui vous aime tant...

CAROLINE.

Je vous le répète, monsieur, ce n'est plus d'a-
mour qu'il doit être question entre nous... Mais
vous devez tenir votre serment.

ARTHUR.

Caroline, comptez sur ma parole ; je parlerai à
votre père... c'est bien mon intention...

CAROLINE.

Qui donc vous arrête, alors ?

ARTHUR.

C'est que je voudrais saisir un moment favo-
rable... Vous concevez que... pour une pareille
demande... il ne faut pas se hasarder... et mon-
sieur de Melleval n'est pas toujours bien disposé.

CAROLINE.

Mais, monsieur, si vous tardez encore... ce
monsieur Daverny que l'on attend... Apprenez
que mon père a le projet de me le faire épouser.

ARTHUR.

Ah ! monsieur Daverny est un rival... Oh ! je
ne le crains pas... j'ai trop foi en votre amour.

CAROLINE.

Monsieur, je ne sais si vous vous jouez de
moi ; mais, je vous le répète, je ne puis plus sup-
porter mes tourments ; il faut qu'ils aient un

terme... Si vous tardez encore à parler à mon
père, eh bien ! moi, j'irai me jeter à ses pieds...
et dussé-je encourir sa malédiction, je lui
avouerai tout !

ARTHUR.

Que dites-vous, Caroline ?... Quelle impru-
dence... Allons, soyez satisfaite ; dès aujourd'hui
tout sera arrangé, terminé.

CAROLINE.

Aujourd'hui vous parlerez à mon père ?...

ARTHUR.

Oui... Oh ! je vois bien qu'il faut en finir.

CAROLINE.

Ah ! vous me rendez la vie... Et mon fils...
mon cher enfant, dont vous ne me parlez jamais,
dont vous ne me donnez pas de nouvelles...
comment se porte-t-il... l'avez-vous vu depuis
peu ?

ARTHUR.

Oui... je l'ai vu... il se porte à merveille...
Oh ! on a grand soin de lui...

CAROLINE.

Mais pourquoi ne pas me dire en quel lieu
il est ?

ARTHUR.

Parce que vous feriez quelque imprudence,
et... Mais j'entends Minot.

CAROLINE.

Je vous quitte... Vous tiendrez votre pro-
messe ?

ARTHUR.

Fiez-vous donc à moi !...

CAROLINE, à part, en s'éloignant.

O mon Dieu ! faites qu'il ne me trompe pas !

(Elle sort.)

ARTHUR, seul.

Oui... il faut en finir... Oh ! je vois bien qu'il
n'y a plus à balancer... mais me marier, moi !...
lorsque je viens de faire un héritage qui me met
à même de connaître toutes les jouissances de la
fortune, de satisfaire mes penchants pour le
plaisir... Oh ! non, vraiment ! il faut quitter ce
pays... la France même pendant quelque temps,
afin d'ôter toute espérance à Caroline... Eh mon
Dieu ! c'est un service que je lui rends, car je
suis sûr que nous aurions été très malheureux
ensemble... Il y a bien ici cette petite Thérèse
qui me plaisait assez... Minot lui fait la cour, et
c'eût été une raison de plus pour faire sa con-
quête... Mais cela ne saurait m'arrêter mainte-
nant... D'ailleurs à mon retour nous... Ah ! voilà
Minot !

SCÈNE VI.

MINOT, ARTHUR.

MINOT.

Cet habit me pince admirablement... Je crois que mademoiselle Thérèse en sera contente.

ARTHUR.

Diab! Minot, comme te voilà beau!

MINOT.

Ah! c'est toi... N'est-ce pas que mon habit est bien fait? J'ai le même tailleur que toi... parce que toutes les dames disent que tu es charmant; et comme je ne serais pas fâché de l'être aussi, j'ai pris ton tailleur.

ARTHUR.

Minot, veux-tu me rendre un service?

MINOT.

Comment donc?... un, deux, trois services... pourvu que tu ne me demandes rien de contraire à mes principes.

ARTHUR.

Eh bien! mon ami, j'ai besoin...

MINOT.

D'argent?... Je ne peux pas... c'est contraire à mes principes!

ARTHUR.

Mais non; je ne veux t'emprunter que ton cabriolet et ton domestique.

MINOT.

Mon cabriolet?... sans le cheval, ou avec le cheval?

ARTHUR.

Il faut que j'aille à Paris sur-le-champ.

MINOT.

A Paris!... Et tu reviens tout de suite?

ARTHUR.

Non. Demain matin je pars pour l'Italie!

MINOT.

Pour l'Italie!... Je bondis de surprise! Il me semblait que tu étais retenu dans cette campagne par des motifs... D'abord je croyais que mademoiselle Caroline...

ARTHUR.

Précisément! c'est à cause d'elle!... Je n'ai pu réussir à lui plaire! Elle en aime un autre qui arrive aujourd'hui, et qu'elle épousera sans doute!... J'ai la mort dans l'âme... et pour ne pas être témoin du bonheur d'un rival, je pars, je m'exile... Y es-tu maintenant?

MINOT.

Comment! elle ne t'aime pas?... C'est singulier, moi qui ne passe pas pour être aussi aimable que toi... Je suis plus heureux... je plais!... Oui, mon ami, je prévois que mademoiselle Thérèse Troussard deviendra incessamment madame Minot, et j'espère qu'au retour de ton voyage...

ARTHUR.

Oui; j'irai vous voir souvent quand vous serez mariés.

MINOT, lui serrant la main.

Tu nous feras plaisir.

ARTHUR.

Maintenant, songe à ton cabriolet... Il faut que je parte à l'instant... mais sans qu'on le sache.

MINOT.

Et si on me demande où tu es?

ARTHUR.

Tu m'excuseras; tu arrangeras ça avec ton esprit ordinaire.

MINOT.

Diab! c'est embarrassant!

ARTHUR.

Fais mettre le cheval, et avertis-moi quand il sera prêt.

MINOT.

Ça suffit... Je vais parler à mon domestique... Mène-le doucement; il est très sensible de la bouche... mon cheval!

ARTHUR.

Sois donc tranquille.

MINOT.

Je suis désolé que tu partes... ce cher Arthur!... Décidément, comment trouves-tu mon habit?

ARTHUR.

Superbe! Mais va donc!

MINOT.

J'y cours.

ENSEMBLE.

MINOT.

AIR : *Adieu donc, petite.*

Allons, je te quitte,
Et tout sera prêt;
Mais rends-moi bien vite
Mon cabriolet.

ARTHUR.

Pour partir de suite,
Pour que tout soit prêt,
Prête-moi bien vite
Ton cabriolet.

MINOT, revenant.

Mon cheval a des vices,
Des humeurs, des caprices;
Il pourrait s'emporter,
Ne va pas le fouetter.

ARTHUR.

Je saurai le dompter.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Minot sort par le fond.)

SCÈNE VII.

ARTHUR, puis THÉRÈSE.

ARTHUR.

Dans un quart d'heure je serai loin d'ici, et demain sur la route d'Italie... Oh! mais il serait mal de ne point adresser quelques mots d'adieux à Caroline.... Les femmes tiennent aux procédés.. (Il tire ses tablettes, déchire une page et écrit au crayon.) « Ma chère Caroline, je suis obligé de partir, de vous quitter; croyez cependant que je ne vous aime pas moins. Gardez notre secret; moi, j'aurai toujours soin de notre enfant, et à mon retour je m'empresse de vous revoir. Je ne puis vous en dire davantage; les larmes inondent mon visage, et la plume... ou du moins le crayon s'échappe de mes mains. Votre fidèle Arthur Gervillier. » Là... je donnerai ce billet à Marianne qui se chargera de le remettre à sa maîtresse... elle est dans notre confiance... Ah! voici mademoiselle Thérèse; cachons cela!

(Il fourre le billet dans son gilet.)

THÉRÈSE, arrivant.

Ah! monsieur Arthur, je vous annonce l'arrivée de quelqu'un... Vous savez, cette personne que monsieur de Melleval attendait.

ARTHUR.

Monsieur Daverny, je crois?

THÉRÈSE.

Justement!... Je viens de le voir entrer dans la maison.

ARTHUR.

Ah! il est ici? Quel homme est-ce?

THÉRÈSE.

Il n'est pas mal!... Seulement il a l'air un peu grave, un peu sérieux... Et puis une tournure...

ARTHUR.

Ah! je comprends! ce que nous appelons tournure arriérée!...

THÉRÈSE.

Non, mais pas si à la mode que vous. Tenez, le voici qui vient avec monsieur le colonel.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COLONEL, DAVERNY, puis MINOT, venant du fond.

LE COLONEL, à Daverny.

Mon cher Daverny, vous ne pouvez vous flatter tout le plaisir que me cause votre arrivée.

DAVERNY.

Croyez, colonel, que je suis infiniment sensible à cette réception.

LE COLONEL.

Mes chers hôtes, je vous présente monsieur Daverny, qui, je l'espère, va regarder ma maison comme la sienne... Eh bien! où est donc ma fille?

THÉRÈSE.

Je crois qu'elle achève sa toilette.

LE COLONEL.

Tant mieux!... il n'y a pas de mal!

MINOT, qui est entré et s'est approché d'Arthur.

Le cabriolet l'attend!

ARTHUR.

C'est bien!

MINOT.

Fais-lui donner de l'avoine à moitié chemin, à mon cheval!

ARTHUR.

Tais-toi donc.

THÉRÈSE.

Ah! j'entends Caroline!

ARTHUR.

C'est le moment de m'échapper sans être aperçu.... Adieu, Minot; du silence.

MINOT.

Sois homme... et soigne mon cheval.

(Arthur sort d'un côté tandis que Caroline entre de l'autre.)

SCÈNE IX.

LE COLONEL, DAVERNY, CAROLINE, THÉRÈSE, MINOT, puis MARIANNE.

LE COLONEL.

Viens, ma fille!... j'étais impatient de te présenter notre nouvel hôte... Et cette fois, je l'espère, il restera longtemps avec nous... N'est-ce pas, mon ami?

DAVERNY.

Si je ne suis pas importun... si mademoiselle daigne me voir avec autant d'indulgence que vous.

LE COLONEL.

Je vous réponds des sentiments de Caroline... Elle est trop sage... elle a trop de jugement pour ne pas distinguer ceux qui méritent de l'être.

CAROLINE, à Daverny.

Monsieur, je serai toujours heureuse de voir ici les amis de mon père. (A part.) Je n'aperçois pas Arthur!

MINOT, à part.

Pourvu qu'il lui donne de l'avoine à moitié chemin!

MARIANNE, qui est entrée, bas à Caroline.

Une lettre de monsieur Arthur...

CAROLINE, de même.

Je trouverai moyen de la lire.

(On entend le bruit d'une voiture qui part et s'éloigne.)

LE COLONEL.

Quel est ce bruit?... une voiture qui s'éloigne!

CAROLINE.

En effet! c'est singulier!

MINOT, à part.

Le voilà parti!

SCÈNE X.

LES MÊMES; TROUSSARD.

TROUSSARD, entrant et se jetant sur un fauteuil.

Ouf!... J'arrive de Champrosay... je ne suis pas fatigué du tout!

LE COLONEL.

N'avez-vous vu personne en arrivant? Il m'a semblé qu'une voiture...

TROUSSARD.

Sans doute!... c'est monsieur Arthur! Il a failli m'aplatir contre une borne...

CAROLINE.

Monsieur Arthur!

TROUSSARD.

J'ai reconnu le cabriolet de monsieur Théophile!

LE COLONEL.

Comment! il nous quitte?... Et savez-vous où il va, monsieur Minot?

MINOT.

C'est-à-dire je sais jusqu'à un certain point... mais il faut l'excuser... Mon ami est malheureux... il a des chagrins qu'il ne m'a pas confiés... c'est moi, au contraire, qui lui ai confié mon cabriolet pour aller à Paris... et j'ai cru

entrevoir qu'il avait le dessein de quitter la France...

CAROLINE, à part.

O ciel! quitter la France!

MINOT.

Il va chercher des consolations demain matin sous un ciel étranger.

CAROLINE, à part.

Il part!... Ah! mes craintes étaient fondées!

FINAL.

AIR final du Barbier.

Ah! c'en est fait, plus d'espérance;
Hélas! hélas! je n'ai plus qu'à mourir.

(Elle tombe dans les bras de Marianne et laisse échapper la lettre qu'elle tenait.)

MARIANNE.

Grands dieux! elle perd connaissance.

LE COLONEL.

Mère!... ô ciel! il faut la secourir.

(Tout le monde se presse autour de Caroline; Dauberny voit la lettre à terre et la ramasse.)

DAUBERNY, à part.

Cette lettre qu'elle a laissée échapper... dois-je la lui rendre devant son père? Non... ce billet renferme peut-être un secret qu'elle veut cacher... Attendons...

(Il serre la lettre dans sa poche.)

TOUS.

Grand Dieu! (*bis*) quelle est donc sa souffrance?
D'où ce mal peut-il provenir?
Ceci cache un secret, je pense;
Mais nous saurons le découvrir.

ACTE DEUXIÈME.

Un riche salon éclairé pour une soirée, des tables de jeu, etc. Porte ouverte, au fond, sur une autre pièce; portes de côté; un piano.

SCÈNE I.

THÉRÈSE, DOMESTIQUES.

THÉRÈSE, donnant des ordres.

A-t-on disposé dans l'autre salon des tables de bouillotte, de whist?

UN VALET.

Oui, madame.

THÉRÈSE.

La salle de billard est-elle éclairée?

LE VALET.

Oui, madame.

THÉRÈSE.

Et mon mari n'est pas encore rentré?

LE VALET.

Nous ne l'avons pas vu, madame.

THÉRÈSE.

C'est bien!... (Les valets sortent.) Sortir dès ce matin et ne pas rentrer dîner, lorsque nous donnons une soirée, quand nous attendons beaucoup de monde... c'est indigne!... Oh! monsieur Minot... si j'avais pu deviner...

AIR: Bonheur de se revoir.

Quand il me courtisait,
Pour me parler tendresse
Auprès de moi sans cesse
Chaque jour il restait.
Devenu mon époux,
Ce monsieur me délaisse;

Plus d'entretiens si doux...
Et dans un rendez-vous,
Maintenant, (bis.)
C'est sa femme qui l'attend. (bis.)

Mais n'est-ce pas lui que j'entends?... Non,
c'est mon oncle!

SCÈNE II.

THÉRÈSE, TROUSSARD.

TROUSSARD, se jetant sur une chaise.

Me voilà!... me voilà!... Je n'ai eu que le temps
de monter à mon appartement et de m'habiller,
après avoir fait deux fois le tour du Champ-de
Mars... Et je ne suis pas fatigué du tout.

THÉRÈSE.

En vérité, mon oncle, vous êtes presque aussi
aimable que mon mari... Vous savez que j'ai du
monde ce soir, et vous me laissez toute la
peine!

TROUSSARD.

Mon Dieu! ma chère amie, il fallait me dire
ça plus tôt... J'aurais fait toutes les courses que
tu aurais voulu... Tu sais bien que, depuis que
nous sommes fixés à Paris, je vais tous les ma-
tins de la Madeleine à la Bastille, sans m'en
apercevoir... avec cela que maintenant Paris est
pavé en bitume, c'est très commode; on ne se
sent pas marcher!

THÉRÈSE.

Oui! et quand je vous prie de faire la moindre
démarche, vous n'avez pas le temps!

TROUSSARD.

Est-ce que ton mari est sorti?

THÉRÈSE.

Depuis ce matin!... Il sera sans doute allé dî-
ner avec quelques bons sujets comme lui... Et
monsieur Minot, qui a la tête assez faible... ne
s'avise-t-il pas d'être jaloux, de trouver que je
suis coquette!

TROUSSARD.

Ah! il dit que tu es coquette... J'ai été jaloux
aussi, moi... jadis... je faisais quelquefois cinq
ou six lieues pour épier une femme.

AIR de l'Apothicaire.

Autrefois j'étais un gaillard;
Quand je guettais une cruelle,
Je n'étais jamais en retard,
Et j'attrapais souvent ma belle.
Maintenant, je n'y conçois rien,
J'ai toujours la vue aussi bonne,
Je marche toujours aussi bien,
Et je n'attrape plus personne.

THÉRÈSE.

Je suis sûre aussi que vous n'avez pas seule-
ment été joindre vos instances aux miennes pour
engager Caroline à rester à notre soirée.

TROUSSARD.

Comment? est-ce que mademoiselle de Melleval
veut nous quitter?

THÉRÈSE.

Eh! mon Dieu, oui! Depuis la mort de son
père, arrivée il y a quatre ans, vous savez com-
bien elle est toujours triste, chagrine!... Ce n'est
pas sans peine que je l'ai décidée à venir à Pa-
ris passer quelques jours chez moi; mais ce
soir, elle sait que j'attends du monde, et elle
veut repartir pour Draveil ou s'enfermer dans
sa chambre.

TROUSSARD.

C'est fort bien de regretter ses parents, mais
on ne peut pas pleurer toute sa vie!... Moi aussi
j'ai pleuré longtemps... une chatte que j'aimais
beaucoup; elle avait deux taches sous la queue...
Pourquoi mademoiselle Melleval ne se marie-t-
elle pas?... ça la consolerait.

THÉRÈSE.

C'est ce que je lui ai dit cent fois... Vieillir
fille, ça n'a pas le sens commun... mais elle re-
pousse bien loin cette proposition; et pourtant
il y a quelqu'un qui voudrait bien être son mari,
quelqu'un que son père voulait lui faire épou-
ser, et qui l'aime toujours!

TROUSSARD.

Qui donc?

THÉRÈSE.

Monsieur Daverny. Depuis cinq ans il adore
Caroline... et une constance de cinq ans, c'est
quelque chose!

TROUSSARD.

Ma chère amie, moi, je l'ai été dix ans, con-
stant. Oui... pendant dix ans j'ai porté la même
canne... un petit jonc qui ne pliait pas du tout...

THÉRÈSE.

Eh! mais! voilà monsieur Daverny... Je l'a-
vais invité à notre soirée et j'étais bien sûre
qu'il viendrait... Il doit savoir que Caroline est
chez moi en ce moment!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DAVERNY.

THÉRÈSE, allant au-devant de Daverny.

Bonsoir, monsieur Daverny... Ah! vous êtes
bien aimable de venir de bonne heure.

DAVERNY.

Madame, recevez mes hommages... salut à
monsieur Troussard... Vous voyez que j'ai pro-
fité de votre invitation.

THÉRÈSE.

Et vous me faites grand plaisir. Du reste, je
vous prévienne que c'est une soirée sans céré-
monie! Nous ferons un peu de musique... une
bouillotte...

TROUSSARD.

C'est dommage qu'on ne fasse pas de la gym-

nastique dans les salons... j'aurais aimé cela, moi... comme chez monsieur Amoroze... grimper à des mâts!

DAVERNY, à part.

Je ne la vois pas, Caroline... (haut.) Et monsieur votre époux?

THÉRÈSE.

Il est allé dîner en ville... Ne m'en parlez pas! je suis furieuse contre lui!... mais j'espère qu'il reviendra bientôt.

DAVERNY.

On m'avait dit aussi que... mademoiselle Caroline Melleval était venue passer quelque temps chez vous?

THÉRÈSE.

Oui, Caroline est ici, mais toujours triste, fuyant toute distraction!... Croiriez-vous qu'elle veut repartir ce soir pour Draveil parce que je reçois du monde?

DAVERNY.

Elle veut repartir?

THÉRÈSE.

Ou rester enfermée dans sa chambre.

DAVERNY, à part.

Moi, qui espérais la revoir!..

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu! et mon bouquet que je n'ai pas... on aura oublié de l'apporter... il m'en faut un pourtant... Monsieur Daverny, vous permettez que je vous laisse un moment avec mon oncle...

DAVERNY.

Ah! madame, agir autrement serait me traiter en étranger.

THÉRÈSE.

Je reviens à l'instant.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV.

DAVERNY, TROUSSARD.

DAVERNY, à part.

Elle ne veut pas être à cette soirée!

TROUSSARD, regardant sa montre.

Neuf heures passées... Maintenant dans les soirées on vient à onze heures, minuit; bientôt on n'ira plus que le lendemain matin; je trouve ça très ridicule. Non que ça me fatigue de veiller; je passerais une semaine sans dormir, pourvu que je boive du café... comme Voltaire.

DAVERNY, à part.

Ah! quelle contrariété!

TROUSSARD.

Vous vous ennuyez de ne rien faire, n'est-ce pas, mon cher Daverny.

DAVERNY.

Moi! pas du tout, monsieur.

TROUSSARD.

Vous êtes comme moi; il faut toujours que je fasse quelque chose. Ah! aimez-vous le billard?

DAVERNY.

Je fais tout ce qu'on veut.

TROUSSARD.

Moi, j'y suis de première force... Je vais voir si celui de ma nièce est allumé, puis je reviens vous chercher. (à part.) J'aurai soin de me choisir la meilleure queue.

DAVERNY.

Eh bien! je vous attends ici.

TROUSSARD.

J'aime le billard parce que c'est un jeu où l'on est toujours sur ses jambes.

AIR de *Mila*.

Dans un instant je vous provoque,
Vous jugerez de mon talent;
Je carambole et puis je bloque,
Que c'est vraiment étourdissant.

DAVERNY, à part.

Hélas! je le vois, j'ai beau faire,
Jamais elle ne m'aimera;
Comment parvenir à lui plaire?...

TROUSSARD.

Je vous apprendrai ce jeu-là.

ENSEMBLE.

Dans un instant je vous provoque, etc.

DAVERNY.

J'accepte quand on me provoque;
Je connaîtrai votre talent.
Il carambole et puis il bloque,
Que c'est vraiment étourdissant.

(Troussard sort.)

SCÈNE V.

DAVERNY, seul.

Mon espoir est encore déçu! Cet amour plus fort que ma raison fera donc toujours mon malheur! Ah! Caroline, si vous saviez à quel point je vous aime, peut-être seriez-vous sensible à ma tendresse! Si vous saviez que je connais le secret de votre profonde tristesse... Cette lettre que je trouvais il y a cinq ans... je n'ai pas osé la lui rendre, car c'eût été la forcer à rougir devant moi... Mais depuis cinq ans... cet Arthur... son séducteur... il est parti... on n'a pas eu de ses nouvelles... on ne le reverra jamais sans doute... Il est impossible que Caroline l'aime encore... et cependant elle refuse ma main... Ah! je comprends les motifs de son refus... mais si j'étais aimé d'elle, je me jetterais à ses genoux et je lui dirais: « Vous avez été indignement trompée, mais à mes yeux vous n'êtes point coupable, et je serais encore trop heureux de vous donner mon nom!... »

(Il se jette sur un siège.)

SCÈNE VI.

DAVERNY, CAROLINE.

(Caroline sort d'une pièce à droite, et ne voit pas d'a-
bord Daverny qui lui tourne le dos.)

CAROLINE.

Je croyais trouver Thérèse dans ce salon... Je
veux lui dire adieu... Oh! mais il y a déjà du
monde ici...

DAVERNY, se retournant et l'apercevant.

Caroline (Il se reprend.), mademoiselle de Mel-
leval...

CAROLINE.

Monsieur Daverny!

DAVERNY, allant à elle.

Ah! que je suis heureux de vous rencontrer
un moment, mademoiselle. Depuis la mort de
votre père vous n'allez plus dans le monde,
vous ne recevez aucune visite... et ceux qui
vous aiment sont bien à plaindre puisqu'ils ne
peuvent plus vous voir.

CAROLINE.

Je vous remercie, monsieur, de l'intérêt que
vous me témoignez, mais mon goût pour la so-
litude est bien naturel... Qu'irais-je faire dans le
monde, moi sans appui, sans soutien désor-
mais?

DAVERNY.

Ah! cet appui qui vous manque... il ne tien-
drait qu'à vous de le trouver... Mademoiselle,
votre père m'aimait... il daignait quelquefois
m'appeler son fils... Ce titre... que j'ambition-
nais... que j'ambitionne encore, ne l'obtiendrai-
je donc jamais? Serez-vous toujours insensible
à mon amour?

CAROLINE.

Monsieur Daverny, je vous l'ai dit, je vous le
répète: je ne puis être votre épouse... je ne
veux pas me marier.

DAVERNY.

Mais le temps... ma constance pourraient
changer cette résolution.

CAROLINE.

Non... Croyez-moi, monsieur Daverny, cessez
de me parler d'amour... il ne m'est plus permis
d'entendre ce langage... Si vous saviez ce que je
souffre...

Air de la Traite des noirs.

C'est un secret là qui m'opresse,
C'est une éternelle douleur,
Un souvenir qui dans mon cœur
Doit désormais rester sans cesse.
Ah! vous ne connaissez jamais
Ce mal dont mon âme est remplie;
Ce qui devait charmer ma vie
Cause aujourd'hui tous mes regrets.

Où, le seul espoir de ma vie,
Ah! je l'ai perdu pour jamais.

DAVERNY, à part.

Est-ce Arthur qu'elle aime encore... n'est-ce
que son enfant qu'elle regrette?

CAROLINE.

Je sais que personne plus que vous ne méri-
tait... mon... estime... mais, je vous l'ai dit, il ne
m'est plus permis d'être heureuse.

DAVERNY, à part.

Comme elle semble émue... quel espoir!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TROUSSARD.

TROUSSARD, accourant une queue à la main.

Me voici... J'ai une queue à procéder... je fais
des effets surprenants... Venez, mon cher... l'autel
est prêt. Ah! mademoiselle Caroline, ma nièce
vous cherche pour vous supplier de rester à
notre concert; nous aurons des virtuoses... un
premier prix de la société des Bergers de Syra-
cuse, et une demoiselle qui joue de la clari-
nette!... on croirait entendre un cor de chasse.

CAROLINE.

Je vais attendre Thérèse.

TROUSSARD.

Allons, monsieur Daverny, je vous attends.

Air des Pages.

Allons, mon cher, il faut, sans tarder davantage,
Aller nous escrimer;
Et j'espère le proclamer,
Je vous battraï, je suis sûr d'avoir l'avantage,
Car au jeu de billard
J'aurais battu défunt Spolard.

(Il entraîne Daverny.)

SCÈNE VIII.

CAROLINE, seule.

Monsieur Daverny m'aime toujours; rien ne
rebute sa constance... rien ne lasse son amour...
Mais s'il savait que cette femme à laquelle il of-
fre sa main est déjà mère... mère! et privée de
son enfant... ne pouvant lui donner ses caresses...
Depuis cinq ans aucune nouvelle d'Arthur... Ah!
j'avais bien jugé cet homme... il était indigne de
mon amour... Mais mon fils! lui seul sait où il
est... lui seul pourrait me le rendre!

SCÈNE IX.

CAROLINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Te voilà, Caroline... Ah! tu es bien aimable; tu resteras à notre soirée, j'espère?

CAROLINE.

Non; je vais me retirer dans ma chambre, et demain de bonne heure je repartirai pour Dra-veil; c'est pour cela que je voulais te dire adieu ce soir.

THÉRÈSE.

Oh! je suis contrariée que tu ne veuilles pas rester... Il faut bien te distraire un peu... Et puis, j'oubliais de te dire, tu aurais revu ce soir ici quelqu'un de ta connaissance...

CAROLINE.

Monsieur Daverny... Je sais qu'il est ici, je l'ai déjà vu.

THÉRÈSE.

Oh! ce n'est pas lui seulement! c'est d'une autre personne que je veux parler... un ancien ami de mon mari... qu'il n'avait pas revu depuis cinq ans... qu'il a rencontré hier et engagé à venir ce soir chez nous.

CAROLINE, troublée.

Un ancien ami... depuis cinq ans... Qui donc?

THÉRÈSE.

Eh! mais, celui que tout le monde trouvait charmant... monsieur Arthur Gervillier.

CAROLINE.

Monsieur Arthur!... Il est de retour!...

THÉRÈSE.

Oui, et je te dis qu'il doit venir ce soir.

CAROLINE.

Il va venir... (à part.) Je pourrai lui parler... avoir des nouvelles de mon fils... (haut.) Eh bien!... décidément... je resterai à ta soirée.

THÉRÈSE.

Ah! tu es charmante!

CAROLINE.

Mais ma toilette est-elle convenable?

THÉRÈSE.

Parfaitement bien... Songe donc que ce n'est point un bal... mais une simple réunion.

CAROLINE.

Et monsieur Arthur qu'a-t-il fait depuis cinq ans... ton mari te l'a-t-il appris?

THÉRÈSE.

Il paraît que les voyages ne lui ont pas été favorables... il est bien changé, à ce que dit Minot, et il a dépensé toute sa fortune... Mais tout cela n'empêche pas qu'il ne puisse être encore fort aimable... (Ritournelle.) Ah! voilà tout mon monde enfin.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LES INVITÉS, puis DAVERNY, TROUSSARD.

CHŒUR.

AIR : *Le Cheval.*

Nous venons à votre soirée;
Quelle aimable réunion!
Elle est au plaisir consacrée;
Il est fixé dans ce salon.

TROUSSARD, arrivant avec Daverny.

J'ai été battu, j'en conviens, mais parce que vous faites des raccrocs... dix points sur vingt-quatre! je ne suis pas de force à vous rendre dix points.

DAVERNY.

C'est vrai! je m'en suis aperçu! (à part.) Caroline est restée... et elle sait que je suis ici... Serais-je enfin plus heureux? (haut à Caroline.) Vous avez donc consenti à être de la soirée?

CAROLINE.

Oui... j'ai changé d'avis... les instances de Thérèse...

DAVERNY.

Ah! je dois beaucoup de reconnaissance à votre amie puisqu'elle vous a décidée à rester!

THÉRÈSE.

Monsieur Daverny, ferez-vous une bouillotte?

DAVERNY.

Volontiers, madame.

TROUSSARD.

Ah! oui, une bouillotte!... Je veux décaver tout le monde! Nous ne sommes que trois, mais elle est bien plus piquante.

(Daverny, Troussard et un monsieur se placent à une table de jeu.)

THÉRÈSE.

Nous, mesdames, nous ferons d'abord un peu de musique... Monsieur Anatole, voulez-vous commencer... une de ces romances que vous chantez si bien?

LE JEUNE HOMME, qui parle du nez.

C'est que je ne sais pas si je pourrai... j'ai toussé trois fois ce matin.

THÉRÈSE.

Faites un petit effort.

LE JEUNE HOMME.

Je ne veux pas vous refuser... mais je suis capable de faire des couacs.

TROUSSARD, tout en jouant.

Ce jeune homme a une très belle voix... c'est dommage qu'il soit toujours enrhumé.

LE JEUNE HOMME, se plaçant devant le piano où une dame l'accompagne.

Hum! hum!... Il n'y a pas deux airs ici?

THÉRÈSE.

Non; ne craignez rien.

LE JEUNE HOMME, après s'être mouché.
Hum ! hum !... Si l'on fermait cette porte, là-bas.

THÉRÈSE.

C'est facile.

(Elle fait un signe, un valet ferme la porte.)

TROUSSARD.

Il est longtemps à se mettre en train... mais ensuite on ne peut plus l'arrêter.

LE JEUNE HOMME.

Ah ! si on cause là-bas, il me sera impossible de continuer !

TROUSSARD.

Je n'ouvre plus la bouche... Que je puisse allonger mes jambes, cela me suffit.

LE JEUNE HOMME.

Hum !... c'est que je ne sais que vous chanter !

THÉRÈSE.

Tout ce que vous voudrez !

LE JEUNE HOMME.

M'y voilà !

(On prélude, il commence en toussant.)

J'ai perdu mon Eurydice,
Rien n'égale ma douleur.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MINOT.

MINOT entre brusquement; il est un peu gris; il a son chapeau sur la tête.

AIR :

Ah ! quel plaisir, quels doux instants !
Où, la fête
Était complète;
Quel bon dîner ! que d'agrémens
Quand on est tous bons vivants !

THÉRÈSE.

Ah ! mon Dieu ! mon mari !... et dans quel état !

MINOT.

Eh bien !... ça va-t-il un peu le concert ?

THÉRÈSE.

Mais, monsieur, est-ce ainsi qu'on se présente dans une réunion où il y a des dames ?

MINOT.

Il y a des dames ?... tant mieux ! car j'ai joliment dîné... Je suis aimable, je suis gentil !... C'est beau un homme qui a une pointe de gaité !

TROUSSARD.

Je ne l'ai jamais vu si beau qu'aujourd'hui.

THÉRÈSE.

Voyons, un peu de silence !... Monsieur Anatole commençait à chanter !

MINOT.

Monsieur Anatole... Ah ! ce jeune homme qui a sa voix dans son nez !... A la bonne heure !... J'écoute monsieur Anatole !... J'aime le chant du canard !

THÉRÈSE, à Anatole.

Monsieur, quand vous voudrez reprendre... nous vous écoutons !

LE JEUNE HOMME, chantant.

Avec plaisir, madame.

J'ai perdu mon Eurydice,
Rien n'égale ma douleur.

MINOT, chantant.

Rien n'égale ma douleur
Quand j'entends chanter comm' ça.

LE JEUNE HOMME, quittant le piano.

Il n'y a pas moyen d'y tenir.

THÉRÈSE, à son mari.

Mais c'est très malhonnête ce que vous faites là.

TROUSSARD.

Il faudrait l'envoyer promener un peu.

MINOT.

C'est égal ! la vie est une belle chose... J'ai de l'attachement pour elle... Ah ! mademoiselle de Melleval, pardon... Je ne vous avais pas encore dit bonsoir... c'est l'effet de la chaleur... (à sa femme.) Et sais-tu pourquoi je suis venu si tard ? c'est que j'ai rencontré un ancien ami... nous avons même dîné ensemble... c'est lui qui versait... Eh ! parbleu ! mademoiselle le connaît aussi... Arthur Gervillier !

CAROLINE.

Monsieur Arthur !... Oui ! je me rappelle.

DAVERNY, à part.

Il serait de retour !

THÉRÈSE.

Je croyais qu'il devait venir ce soir à notre réunion ?

MINOT.

Oui... Oh ! il va venir... il me suit... Ma foi ! si les voyages ne l'ont pas enrichi, il n'en est pas devenu plus triste... au contraire !... Il a maintenant un laisser-aller... un abandon !... C'est un viveur de première classe.

DAVERNY, à part.

Il va venir !... et Caroline le savait sans doute.

TROUSSARD, à Daverny.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ?... Vous passez avec un brelan ?

DAVERNY.

Ah ! pardon !... je ne voyais pas.

MINOT.

Parbleu ! je crois l'entendre, ce cher ami !

CAROLINE, à part.

Tâchons de cacher mon émotion.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ARTHUR.

(Arthur a une mise bien moins élégante. Tournure d'estaminet.)

MINOT.

Arrive donc, flâneur!

ARTHUR.

Me voilà, mon cher, me voilà.

MINOT.

Tu viens trop tard!... Tu aurais entendu :

J'ai perdu mon Eurydice...

ARTHUR.

Dieu! que de monde chez toi! et quelles drôles de figures... Est-ce que tu tiens le Panthéon charivarique?

MINOT.

Ce n'est rien que de les voir, il faut les entendre chanter... c'est à se tamponner les oreilles.

ARTHUR.

Mais présente-moi donc à ta femme, que je renouvelle connaissance.

MINOT.

C'est juste!... (appelant sa femme.) Thérèse, venez donc recevoir notre ancien ami.

CAROLINE, à part.

Il ne me voit pas!

THÉRÈSE, à Arthur.

Monsieur, enchantée de vous revoir!

ARTHUR.

Madame, si quelqu'un doit être enchanté, c'est moi!

MINOT.

Ah! joli! joli! joli!

ARTHUR, bas à Minot.

Sais-tu que ta femme est encore embellie!

MINOT.

Hum! elle boulotte! elle boulotte!

THÉRÈSE.

Vous avez été absent bien longtemps, monsieur Arthur... mais nous ne vous avons pas oublié... et ce matin encore nous parlions de vous, moi et mon amie...

(montrant Caroline.)

DAVERNY, à part.

Elles parlaient de lui!

ARTHUR.

Ah! madame daignait aussi... Mais je ne me trompe pas!... non vraiment... c'est mademoiselle Caroline de Melleval!

DAVERNY, à part.

Ah! c'est pour le voir qu'elle est restée!

MINOT, à Arthur.

Eh bien! maintenant que tu as salué ma femme... est-ce que nous n'allons pas un peu rire?

ARTHUR.

Est-ce qu'on ne danse pas chez toi?

MINOT.

Ah! oui! un galop! un galop. Monsieur Anatole, je vais vous accompagner... Allons, messieurs, invitez vos dames.

(Les messieurs invitent les dames.)

ARTHUR, s'approchant de Caroline.

Mademoiselle, voulez-vous permettre...

CAROLINE, bas.

Monsieur, il faut absolument que je vous parle.

ARTHUR.

Très volontiers... en dansant.

CAROLINE.

Non, pas ici; je vous ferai connaître le lieu et l'heure.

ARTHUR.

Ah! très bien!... compris!...

DAVERNY, se levant.

Elle lui parle bas!... Je n'y puis plus tenir.

THÉRÈSE, allant à lui.

Vous partez déjà, monsieur Daverny?

DAVERNY.

Oui, madame, il m'est impossible de rester plus longtemps!

ARTHUR.

Daverny!... Eh! c'est le rival d'autrefois!...

CAROLINE, à part.

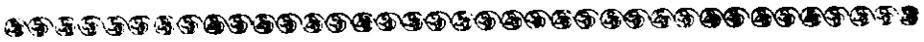
Ah! sortons!

(Elle sort par la porte à droite.)

MINOT.

Allons, au galop!

(Tout le monde se met à galoper; Arthur cherche Caroline, et, ne la trouvant pas, il s'empare de Troussard qui tient ses cartes à la main et le force à galoper avec lui.)



ACTE TROISIÈME.

On voit le jardin d'un traiteur ; entrée ouverte au fond ; la maison est à gauche. Des tables servies, des bosquets.

SCÈNE I.

CAROLINE, MARIANNE.

MARIANNE, entrant la première.

Venez, mademoiselle ! Ceci est un jardin de restaurant... mais à l'heure qu'il est il n'y a encore personne... Ça vaut toujours mieux que les Champs-Élysées ! C'est si drôle, deux femmes seules qui se promènent en long et en large !

CAROLINE.

Mais si les gens de la maison nous demandent pourquoi nous sommes là ?

MARIANNE.

Nous dirons que nous attendons quelqu'un, et nous ne mentirons pas ! N'est-ce pas devant cette maison que vous avez indiqué un rendez-vous à monsieur Arthur ?

CAROLINE.

Sans doute ! Mais crois-tu que nous puissions le voir quand il viendra ?

MARIANNE.

Certainement nous le verrons ! j'y aurai l'œil... quoique l'endroit ne soit pas très favorable... On voit bien que vous n'avez pas l'habitude de ces choses-là !... Il me semble qu'il eût été plus simple de le faire venir chez vous... N'êtes-vous pas libre ? personne n'a le droit de se mêler de vos affaires.

CAROLINE.

Tu te trompes. Marianne ; le monde a toujours ce droit-là, et jamais je n'aurais revu monsieur Arthur si une loi impérieuse ne m'y obligeait... mais, tu le sais, mon fils est entre ses mains... ce fils dont le sort m'est inconnu depuis cinq ans... lui seul peut m'en parler, lui seul peut me le rendre... Aussi n'ai-je pas hésité... j'ai été au-devant d'Arthur, je lui ai demandé une entrevue... Pourtant j'ai pensé qu'il serait dangereux de le recevoir chez moi... il pourrait renouveler ses visites... et c'est précisément ce que je veux éviter.

MARIANNE.

Ah ! mademoiselle, vous ne me dites pas tout... vous ne voulez pas faire jaser le monde, c'est très bien ! mais il y a une personne que vous craignez plus que tout le reste.

CAROLINE.

Que veux-tu dire ?

MARIANNE.

Oh ! j'y vois clair !... et parce que monsieur Daverny vous suit partout, parce qu'il épie toutes vos démarches, vous en avez peur ; convenez-en ?

CAROLINE.

Non, ce n'est pas cela ; mais l'opinion d'un honnête homme est toujours précieuse, et je ne vois pas pourquoi je m'exposerais à perdre l'estime de monsieur Daverny par une conduite inconsidérée.

MARIANNE.

Hum !... Enfin, c'est égal ! parlons de l'autre, de monsieur Arthur... Est-il toujours aussi aimable ?

CAROLINE.

Je ne sais. En tout cas il ne tient guère à l'être avec moi... car il ne vient pas... il me fait attendre... J'aurais dû compter sur plus d'empressement.

MARIANNE.

Mon Dieu ! il viendra, soyez donc tranquille !...

MINOT, en dehors.

Venez donc ! venez donc, monsieur Troussard !...

CAROLINE.

Ah ! mon Dieu ! je reconnais cette voix !

MARIANNE, qui a remonté la scène.

C'est monsieur Minot et monsieur Troussard !

CAROLINE.

S'ils me voyaient ici je serais perdue !

MARIANNE.

Ce jardin doit avoir une autre sortie... Venez, mademoiselle, venez !

(Caroline s'éloigne vivement avec Marianne par le jardin à droite. Minot entre par le fond suivi de Troussard.)

SCÈNE II.

MINOT, TROUSSARD.

MINOT, TROUSSARD.

AIR : Non, non, ce n'est pas de mon goût.

Vous restez toujours en arrière,

Je ne reste pas

Je vous croyais un grand marcheur ;

Je suis un excellent

Moi je n'aime pas la poussière,
Mais cela ralentit ma vigneur.

TROUSSARD.

Mon cher, chacun a son mérite;
J'ai le pied lesté, je le sens;
Il ne s'agit pas d'aller vite,
Mais il s'agit d'aller longtemps.

REPRISE.

Vous restez toujours en arrière, etc.

TROUSSARD.

Mon cher ami! moi, je marcherais toute la journée.

MINOT.

Oui, au pas de tortue... Voulez-vous vous reposer ici un moment?

TROUSSARD, s'asseyant à une table.

J'y consens! Ce n'est pas que je sois fatigué... mais je me reposerai pour te faire plaisir.

MINOT.

Garçon! (à Troussard.) Qu'est-ce que nous allons prendre?

TROUSSARD.

Ça m'est égal.

MINOT.

Un grog, hein?

TROUSSARD.

Va pour un grog... ça donne du ton!

MINOT, au garçon qui est venu.

Garçon, deux grogs!

TROUSSARD.

Ah! ça, pourquoi nous as-tu fait suivre les Champs-Élysées? Nous aurions pu rester aux Tuileries tranquillement!

MINOT.

Vous ne l'avez donc pas reconnu?

TROUSSARD.

Je n'ai rien reconnu du tout.

MINOT.

C'est Arthur que j'ai aperçu, et que je voulais rattraper!

TROUSSARD.

Arthur Gervillier! il me semblait que vous étiez en froid?

MINOT.

Oui! depuis le jour où je l'ai mené au concert de ma femme... parce que j'ai refusé de lui ouvrir ma bourse... Vous connaissez mes principes là-dessus.

AIR : *C'est pour cela que je voyage.*

Sur ce point je puis vous promettre
De ne jamais changer d'avis;
Car rien n'est gênant comme d'être
Le créancier de ses amis.
C'est une habitude mauvaise;
Avec les miens, moi, je l'ai vu souvent,
Quand je leur prête de l'argent
Je suis toujours moins à mon aise.

TROUSSARD.

Oui! ça finit par là ordinairement.. Mais

alors je ne vois pas pourquoi tu voulais le rattraper tout à l'heure.

MINOT.

Pourquoi?... c'est qu'il était avec une femme d'une tournure extrêmement risquée... Voilà plusieurs fois que je l'aperçois avec elle, et je n'ai pas encore pu voir sa figure...

TROUSSARD.

Ah! ça, mon neveu, j'espère que vous n'avez pas l'intention...

MINOT.

Aucune!... c'est seulement par curiosité... Il faut bien rire un peu, papa Troussard... On dit que vous étiez un coureur dans votre temps!

TROUSSARD.

Un coureur! peste! je crois bien! trois lieues à l'heure...

MINOT.

Eh! mais... c'est lui!... c'est Arthur qui vient avec sa dame! N'ayons l'air de rien; ça pourrait le contrarier!

SCÈNE III.

LES MÊMES, ARTHUR, DÉDELLE, et PLUSIEURS AMIS, HOMMES et FEMMES. Arthur est encore plus râpé qu'au deuxième acte.

ARTHUR, DÉDELLE, se donnant le bras, et LES AMIS.

AIR : *Vivent les plaisirs* (Tourlourou).

Ah! c'est vraiment fort agréable
De voir tout le monde passer;
Mais le plaisir le plus aimable
Finit par nous lasser.

DÉDELLE.

J'admire la verdure;
Mais une voiture
Serait, je vous jure,
De mon goût
Beaucoup.

ENSEMBLE.

Ah! c'est vraiment fort agréable, etc.

ARTHUR.

Et Caroline qui m'attend sans doute... Pourvu qu'elle ne m'ait pas vu avec celle-ci... Mes amis, entrez toujours là-dedans; vous ferez une poule avant le déjeuner; je vous rejoindrai.

(Les amis entrent chez le traiteur.)

DÉDELLE.

Eh bien! Arthur, pourquoi n'entrons-nous pas avec les autres? Est-ce que vous ne voulez me faire avaler que de la poussière ce matin? Ce serait un déjeuner un peu sèche!

ARTHUR.

Entrez avec eux si ça vous fait plaisir... moi, je reste ici.

DÉDELLE.

Alors j'y reste aussi... Je ne vous quitte pas; je m'attache à vous comme le lièvre à l'ormeau.

ARTHUR, à part.

Quel ennui!

DÉDELLE.

Est-ce que nous allons rester là sans prendre la moindre des choses?... Je vous ai connu plus galant.

ARTHUR.

Ma chère amie, la galanterie humaine est sujette à des variations d'autant plus sensibles que... Eh! mais, que vois-je là-bas? C'est Théophile Minot avec son respectable parent!

MINOT, quittant la table.

Bonjour, mon cher Arthur!... Je te voyais avec une dame, et je n'osais pas...

ARTHUR.

Comment donc... les amis ne dérangent jamais!

MINOT, bas à Arthur.

Dis donc... elle est très bien cette dame!...

ARTHUR, de même.

N'est-ce pas?... c'est un peu chicard!

DÉDELLE, bas à Arthur.

Arthur, qué que c'est que ce petit monsieur?

ARTHUR.

Un jobard très bon à cultiver.

TROUSSARD, à part.

Il me semble que j'ai vu cette dame-là... je ne sais pas où.

ARTHUR.

Messieurs, permettez-moi de vous présenter madame Passe-Lacet, veuve à seize ans d'un ancien général qui ne lui avait apporté en mariage qu'une jambe de bois. C'est un peu sec par le temps qui court.

TROUSSARD.

Oui, on ne va pas loin avec ça.

ARTHUR.

Heureusement madame possède des talents qu'elle utilise... elle professe la danse.

DÉDELLE.

En dit-il de ces bêtises, en dit-il!

ARTHUR, la poussant.

Chut! Dédelle!... de la tenue... (haut.) Madame, je vous présente monsieur Troussard.

DÉDELLE.

Monsieur Troussard...

ARTHUR.

Sard, ex-négociant... un des plus grands marcheurs de l'époque... qualité précieuse dans un siècle de progrès... et monsieur Théophile Minot, l'homme le plus obligeant pour ses amis!

MINOT, à part.

Eh! eh! c'est un coup de patte.

ARTHUR, bas à Minot.

Minot, rends-moi un service.

MINOT.

Je n'ai pas d'argent... parole d'honneur!

ARTHUR.

Il ne s'agit pas de ça... En venant ici, j'ai ren-

contré cette dame... elle a pris mon bras et elle ne veut plus me lâcher... Fais-moi l'amitié de la reconduire chez elle.

MINOT.

Moi! volontiers!... si elle y consent.

DÉDELLE.

Dites donc, Arthur, vous savez que j'ai affaire... il faut que je sois de bonne heure à mon théâtre pour la répétition.

TROUSSARD.

Madame est au théâtre?

ARTHUR.

Un théâtre d'élèves... dans sa pension.

MINOT.

Ah! madame fait des élèves?

ARTHUR.

Oui, elle est dans l'instruction publique.

DÉDELLE.

C'est bon!... on ne vous demande pas ça. Messieurs, j'aime les arts, j'ai toujours adoré les arts... Ma mère voulait faire de moi une épicière... Ah! si donc! lui fis-je; j'irais vivre au sein des pruneaux, lorsque j'ai un coude-pied superbe! je servirais de la mélasse, quand je sais me tenir sur mes orteils!... Ah! non.

MINOT.

Que j'aime cet ah! non...

ARTHUR.

Ah! elle est charmante! Dédelle, déroulez un peu votre guirlande; soyez gentille avec ces messieurs.

DÉDELLE.

Air: Contredanse d'Olivier Basselin.

Les arts, quel plaisir!
 Quel bel avenir!
 D'abord du théâtre
 Je fus idolâtre;
 La musique, le chant,
 N'est-ce pas charmant?
 Hors l'italien
 Où je n'comprends rien.
 Peindre a des appas;
 Mais je n'pus, hélas!
 Malgré mon travail,
 Peindr' qu'un éventail.
 Quittant le pinceau,
 Je pris le ciseau;
 A faire une statue
 V'là que j'm'évertue;
 Mais ça m'fatiguait,
 Mon bras se lassait.
 J'dis: C'est plus joli
 D'air' comm' Franconi.
 Pour monter à ch'val
 Je n'm'y prends pas mal.
 Je faisais des grâces,
 Des tours et des passes;
 Mais mon ch'val un jour
 Tomba dans un' cour,
 Et de cet art-là
 Ça me dégoûta.
 L'amour du fleuret
 Souvent m'obstina;

J'm'dis : Ça s'rait beau
De faire un assaut ;
Le joli métier
Qu'celui de Crisier !
Hélas ! quel dommage
Qu'ça vous mette en rage !
Puis, en m'escrimant,
J'touchais si souvent
Qu'on craignait, ma foi !
De s'battre avec moi.
Alors je compris
Qu'un' femme, à Paris,
Doit être danseuse
Afin d'être heureuse ;
Cet art séducteur
A fait mon bonheur ;
La danse toujours
Sera mes amours.

TROUSSARD, à part.

Ah ! mon Dieu ! c'est une roulette que cette
femme-là ! En voilà une qui doit se fatiguer !

MINOT, à part.

Elle me séduit... elle me fascine !

ARTHUR.

Ma chère madame Passe-Lacet, je suis désolé
de ne pouvoir vous reconduire... mais j'ai près
d'ici un rendez-vous de la dernière importance...
c'est pour un placement de fonds... et il m'est
impossible d'y manquer.

DÉDELLE.

Comment ! vous allez me laisser revenir seule...
Ce serait du joli !

ARTHUR, bas à Minot.

Offre ton bras !

MINOT.

Si madame voulait me permettre de rempla-
cer mon ami... et d'être son cavalier jusqu'à son
domicile ?

TROUSSARD.

Par exemple !

DÉDELLE.

Vous, monsieur !... Voilà une proposition...

TROUSSARD.

Qui n'est pas proposable.

DÉDELLE.

C'est qu'il y a une fameuse trotte d'ici chez
moi !...

MINOT.

Tant mieux ! nous irons ensemble aussi loin
que vous voudrez.

ARTHUR, à part.

As-tu fini ?

DÉDELLE.

Mais, au reste, les voitures ne sont pas là pour
des figures de cire.

MINOT.

Certainement, nous prendrons un mylord ou
une yourche.

ARTHUR.

Tu commences par prendre une sylphide.

DÉDELLE.

Allons, monsieur ; puisque vous voulez avoir

cette complaisance.. je vous confie mon bras.

MINOT, à part.

Elle me confie son bras... O Dieu ! le cœur me
bat comme du plâtre.

DÉDELLE, à part.

Il a l'air d'un vrai serin, ce petit monsieur.

MINOT, présentant son bras.

Madame, vous pouvez vous appuyer... sur
moi ; je ne casserai pas.

TROUSSARD, à part.

Je n'en reviens pas, moi !

ENSEMBLE.

MINOT, DÉDELLE.

AIR : galop de Gustave.

Partons soudain ;

Peut-être enfin

Que nous trouverons en chemin

Quelque cocher

Prêt à marcher ;

Mais il faut nous dépêcher.

MINOT, à part.

D'honneur ! cette dame est charmante ;

Quel nez ! quel teint ! quel ton ! quels yeux !

DÉDELLE, à part.

Vraiment l'aventure est plaisante ;

De moi j'crois qu'il est amoureux.

TROUSSARD, à part.

Que pourrai-je dire à ma nièce

Qui m'a coûté son mari ?

ARTHUR, à part.

Je puis plus tard avec adresse

Tirer parti de tout ceci.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Partons soudain, etc.

DÉDELLE.

Eh ! tenez, j'aperçois une petite lutécienne
qui est vide.

MINOT, lui prenant le bras.

Courons !... courons !... nous allons la prendre.

(Ils sortent en courant.)

TROUSSARD.

Une voiture !... eh bien ! attendez-moi donc ;
j'en suis de la voiture !

(Il va pour sortir.)

LE GARÇON, l'arrêtant.

Monsieur, vos grogs, s'il vous plaît.

TROUSSARD.

Comment, vous n'êtes pas payé ?... Ce Minot
n'en fait pas d'autres... il m'invite et il ne paie
pas... Les voilà qui montent en voiture !... Atten-
dez-moi donc... (au garçon.) Voici votre argent !...
(à la cantonade.) Mais, attendez-moi donc !... je
ne suis pas fatigué... mais j'irais volontiers en
voiture... (Il sort en courant.) Attendez-moi !

ARTHUR, l'arrêtant.

Monsieur, dites-moi qu'elle heure il est.

TROUSSARD, se sauvant.

Vous êtes assommant, monsieur.

SCÈNE IV.

ARTHUR, seul.

Voyez ce Minot, comme il prend feu ! Je n'en suis pas fâché ; c'est un égoïste qui a refusé de me prêter de l'argent... sa femme est gentille, elle est coquette, et en faisant en sorte qu'elle ait besoin d'un consolateur... on ne sait pas !... Mais songeons à Caroline... il paraît qu'elle m'adore toujours... qu'elle ne peut vivre sans me voir ! Ne la faisons pas languir... (Il va vers le fond.) Eh ! mais... cette femme qui se promène... là-bas... n'est-ce pas elle ?.. Oui !... elle vient... elle m'a vu.

SCÈNE V.

ARTHUR, CAROLINE.

CAROLINE, à Marianne, à la porte du jardin.

Reste là, Marianne, ne t'éloigne pas !

MARIANNE.

Soyez tranquille, madame, je veille sur vous !

(Elle sort par le fond.)

CAROLINE.

Il y a déjà longtemps, monsieur, que je vous attendais.

ARTHUR.

C'est vrai !... chère amie, je suis en retard... c'est que le rendez-vous était un peu loin... Mais avancez donc !... (Il lui prend la main.) Est-ce que je vous fait peur ?

CAROLINE, à part.

Mon Dieu ! de quel air il me regarde maintenant !

ARTHUR.

Voilà ! Vous me regardez, mon bel ange ! vous me trouvez sans doute un peu dégonné... Dame ! que voulez-vous ? cinq années de plus sur la tête d'un particulier... surtout quand on traite la vie en amateur... et moi, j'ai toujours chéri la volupté... Malheureusement depuis quelque temps ça va mal... le ciel se déclare contre moi... Je n'ai pas de bonheur à la bouillotte... je vous contera tout ça... Du reste, c'est un compliment à vous faire, vous êtes toujours jolie... un peu pâle ; mais c'est bon genre.

CAROLINE.

Monsieur, les moments sont précieux, et si j'ai désiré avoir un entretien avec vous...

ARTHUR.

Oui !... oui !... vous avez mille choses à me dire... et il ne faut pas perdre le temps... c'est mon avis !... Entrons chez le traiteur.

CAROLINE, dégageant sa main.

Non, non, c'est inutile ! nous pouvons très bien parler ici.

ARTHUR.

Comment ? parler ici !... vous n'y pensez pas !... Et puis, je vous avoue que je ne suis pas fâché non plus de déjeuner... Ainsi, venez, femme délicateuse... Parole d'honneur ! je vous trouve encore plus ravissante qu'il y a six ans !

CAROLINE, à part.

Quel ton ! quelles manières !

ARTHUR.

Je vais demander un cabinet !

CAROLINE.

Non, monsieur, non, je vous le répète... je n'entrerai pas dans cette maison.

ARTHUR.

Ah ! ça, mais... je n'y suis plus du tout !... Ordinairement, quand on donne rendez-vous à un homme aimable...

CAROLINE.

N'achevez pas, monsieur !... Si vous m'aviez laissé vous dire pourquoi je désirais vous voir, vous n'auriez pas fait des suppositions qui m'outragent !

ARTHUR.

Diab ! les grands mots !... Est-ce que nous allons jouer le drame... Allons, allons, calmez-vous... nous déjeunerons là, sous ce bosquet... Garçon !

CAROLINE.

Mais, monsieur, je ne veux rien prendre, moi.

ARTHUR.

Eh bien ! alors, vous me regarderez !... vous ne pouvez pas me condamner à périr d'inanition.

LE GARÇON.

Monsieur a appelé ?

ARTHUR.

Deux couverts là !... et à déjeuner vivement ! des huitres, si elles sont fraîches ! des côtelettes... ce que vous aurez, enfin.

LE GARÇON.

Sur-le-champ, monsieur.

CAROLINE.

Mais cela va nous tenir beaucoup de temps.

ARTHUR.

Je ne suis pas pressé... j'ai toute ma journée, toute ma nuit, tout mon temps... Je suis quelquefois resté plusieurs jours chez un traiteur... Il est vrai que j'avais de bonnes raisons pour n'en pas sortir !

CAROLINE, à part.

Ah ! mon Dieu ! quel changement !

LE GARÇON.

Monsieur est servi.

ARTHUR.

Asseyez-vous... Oh ! ne craignez rien, je ne placerai à distance... Vous entendez bien que je n'ai pas envie de recommencer à vous faire la cour !

(Il se met à table.)

CAROLINE, à part, en s'asseyant.

Est-ce bien là celui que j'ai tant aimé?

ARTHUR, tout en mangeant.

Je vois ce que c'est!... vous m'en voulez pour la manière dont je vous ai quittée dans le temps... Je conçois ça... mais dame!... on se promet un amour éternel... Voilà des huitres qui ne sont pas de la première fraîcheur!... Ah! depuis cinq ans j'ai fait diablement de folies... Il est bien dur, quand on a connu l'opulence, de se voir dans un état voisin de la débîne!... A la vôtre...

(Il boit.)

CAROLINE.

Quoi! monsieur, vous avez été aussi malheureux!

ARTHUR.

Malheureux! c'est-à-dire... Garçon, un citron! parce qu'on déjeune dans un bosquet, est-ce qu'il croit qu'on mange des huitres sans citron! (Le garçon sort.) Du reste, je ne suis pas d'un caractère à m'affliger indéfiniment. Je suis d'une humeur assez heureuse, et surtout extrêmement philosophe... j'ai même poussé cela très loin!... Et que diable voulez-vous? quand on se ferait du mal on n'en aurait pas un écu de plus!... J'ai eu des hauts et des bas... J'avais hérité, j'ai mangé l'héritage... Je me suis dit: C'est comme si je n'avais pas hérité... J'ai été un des plus élégants de la capitale, maintenant je n'ai qu'un habit... Je dînais chez Véry; à présent je dîne à vingt-deux sous... et quelquefois même... Garçon! du gros poivre, donc... Il se permet de me servir du poivre de cuisine... Mais je vous ennuie de mes affaires et j'oublie les vôtres... Parlez, chère amie, chacun son tour.

CAROLINE.

Eh! monsieur, ne devinez-vous pas ce que je viens vous demander?

ARTHUR.

Non, le diable m'emporte!

CAROLINE.

Quoi! monsieur, vous ne comprenez pas mes tourments, mes inquiétudes!... Vous partez il y a cinq ans... vous m'enlevez mon fils, vous disposez de son sort, et depuis ce temps j'ignore ce qu'il est devenu... vous ne daignez pas me l'apprendre... Est-ce ainsi qu'on se joue de la tendresse d'une mère? Ne sentez-vous pas tout ce que je dois souffrir?... Oh! monsieur, répondez-moi, qu'avez-vous fait de mon fils?

ARTHUR.

Calmez-vous, femme trop sensible, et parlons raison... Si dans le temps je me suis chargé du petit bonhomme, j'ai cru bien faire... c'était pour vous obliger... parce que décemment une demoiselle... Garçon! les côtelettes, vivement... je n'aime pas à attendre... A table comme au théâtre, il n'y a rien d'ennuyeux comme les entr'actes!

CAROLINE.

Monsieur... où est-il maintenant... à qui l'avez-vous confié?

ARTHUR.

Soyez tranquille!... il est bien!... il est en bonnes mains. J'ai idée qu'il est très heureux.

CAROLINE.

Mais enfin, ne puis-je le voir... ne puis-je l'embrasser?

ARTHUR.

Non, non, pas à présent.

CAROLINE.

Et pourquoi?

ARTHUR.

Dame... parce que, voyez-vous, pour le quart d'heure... Bref! c'est impossible.

CAROLINE.

Impossible!... Mais qui peut s'opposer... Ah! monsieur, vous me cachez quelque chose.

ARTHUR.

Voyons, mon ange... ne parlons plus de ça... vous allez m'empêcher de manger.

CAROLINE.

Mon Dieu! un malheur est donc arrivé?... Parlez, monsieur, ne craignez rien, j'aurai du courage... Mon fils! il est mort, peut-être?

ARTHUR.

Non! oh non! rassurez-vous; le gaillard est bien constitué, et tout me fait présumer qu'il jouit d'une santé florissante.

CAROLINE.

Comment! vous ne le savez donc pas... vous n'en êtes pas sûr?

ARTHUR.

Est-ce qu'on est jamais sûr de rien? Figurez-vous qu'en partant j'avais confié le jeune homme à une femme respectable et pas cher! cinquante francs par mois, tout compris... c'était une misère... mais moi, je suis fort distrait en voyage, et ma foi! j'ai oublié de payer le mois pendant trois ans... ça m'était sorti de la tête... A mon retour, je me présente chez la vieille, je demande le gamin... La sorcière fond en larmes et me confesse avec des sanglots que l'enfant est égaré, qu'elle l'a perdu dans un bois.

CAROLINE.

Perdu dans un bois!

ARTHUR.

J'ai bien vu que c'était un conte qu'elle me faisait, et à force de l'interroger et de lever ma canne, elle a fini par m'avouer qu'un jour un étranger avait remarqué le petit, que sa gentillesse lui avait plu... ce qui ne m'étonne pas du tout... qu'enfin le généreux inconnu avait offert de l'emmener moyennant une somme de... ce que la vieille, qui était très attachée à l'enfant, avait accepté par reconnaissance...

CAROLINE.

Mon fils! cher enfant! perdu pour jamais!

ARTHUR, essayant une larme.

Pauvre petit, va!... ça me coupe l'appétit.

CAROLINE.

Si jeune encore, chez des étrangers, loin de ses parents, que va-t-il devenir?

ARTHUR.

Ne vous désolez pas, chère amie; les enfants de l'amour ont toujours du bonheur... Vous verrez qu'il sera tombé sur un homme bienfaisant qui en fera son héritier... et quelque jour nous le verrons dans une voiture, avec beaucoup de mille livres de rente.

CAROLINE.

Ah! monsieur, c'est indigne!... Et vous ne vous êtes pas informé... vous n'avez fait aucune démarche?

ARTHUR.

Si fait, dans le premier moment, j'en ai eu l'idée... mais il paraît que cet étranger demeure fort loin... Vous comprenez!... Les voyages, c'est ruineux! et ce diable d'argent, je n'en ai plus.

CAROLINE.

N'est-ce vraiment que ce motif qui vous arrête?

ARTHUR.

Ah! dame! si j'en avais, parbleu!... je me serais déjà donné une autre redingote! Celle-ci se crève de rire, elle est d'une gaieté folle.

CAROLINE.

Mais, mon fils, monsieur, ne feriez-vous aucun effort pour le retrouver?

ARTHUR.

Le petit? C'est-à-dire que je courrais après lui au bout du monde... et avec les renseignements que m'a donnés la vicille, je le repêcherais... bien sûr je le repêcherais.

CAROLINE.

Eh bien! monsieur, tout n'est pas perdu encore... je puis pourvoir à ce qui vous manque. (tirant un portefeuille.) Il y a dans ce portefeuille...

ARTHUR.

Hein! de l'argent?

CAROLINE.

Une somme qui était pour ce pauvre enfant... je la destine à rendre sa position plus heureuse... Prenez-la, monsieur, ramenez un fils près de sa mère, et mes vœux sont remplis!

ARTHUR, prenant le portefeuille.

Voilà un élan maternel qui vous fait le plus grand honneur!... Et maintenant que nous sommes en fonds... soyez calme... je vous récompens du petit bonhomme.

CAROLINE.

Si vous me le rendez, j'oublierai tous les maux que j'ai soufferts.

ARTHUR.

Oui! oui! vous me pardonnerez, vous m'aimez peut-être encore... on ne sait pas! Quant à moi je suis tout disposé...

CAROLINE.

Surtout hâtez-vous de commencer vos recherches... ne ménagez pas l'argent.

ARTHUR.

Vous n'avez pas besoin de me recommander ça.

CAROLINE.

Dès que vous aurez des nouvelles écrivez-moi sans retard.

ARTHUR.

Comptez sur moi.

CAROLINE.

Adieu, monsieur.

ARTHUR.

Voulez-vous m'embrasser? Non!... ce sera pour une autre fois.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIANNE.

MARIANNE, accourant, et bas à Caroline.

Mademoiselle! mademoiselle!... monsieur Daverny! je viens de l'apercevoir au bout de l'allée.

CAROLINE.

Lui! grands dieux!

MARIANNE.

Je crois qu'il m'a vue aussi.

ARTHUR.

Chère amie, vous semblez inquiète! Que vient donc de vous dire la fidèle Marianne?

CAROLINE.

Rien, monsieur... mais il faut que je vous quitte à l'instant... Viens, Marianne.

ARTHUR.

Permettez-moi du moins de vous reconduire.

CAROLINE.

Non, non, c'est inutile! Restez, je vous en prie.

ARTHUR.

C'est-à-dire que je vous gêne. Fort bien... je ne suis pas un tyran; je vais rejoindre là-dedans quelques amis! Au revoir, mon ange; je vais boire du champagne à votre santé.

(Il rentre chez le traiteur.)

MARIANNE.

Il était temps! voici l'autre!

SCÈNE VII.

DAVERNY, CAROLINE, MARIANNE, puis ARTHUR.

DAVERNY.

Il est donc vrai! vous ici... mademoiselle!... Ah! je ne pouvais le croire.

MARIANNE.

Oui! en nous promenant nous sommes entrées par hasard.

DAVERNY.

Marianne, il est inutile de mentir; je sais le motif qui a conduit ici mademoiselle... un rendez-vous avec monsieur Arthur Gervillier.

CAROLINE.

Quoi! monsieur, vous pourriez supposer?...

DAVERNY.

Il a dû vous quitter il n'y a qu'un instant.

MARIANNE, à part.

Il faut qu'il ait ici des espions.

DAVERNY.

Ne craignez rien, mademoiselle! je ne vous fatiguerai pas de mes plaintes... encore moins de mes reproches... je n'ai pas le droit de vous en adresser... J'aurais peut-être celui de me venger d'un rival, mais cette vengeance ne satisferait que moi... et c'est votre bonheur que j'aurais voulu faire... Un autre, sans doute, y réussira mieux.

CAROLINE.

Ah! monsieur, vous êtes bien injuste, et je devrais m'irriter de vos soupçons; mais je ne le puis, je vous pardonne, et je laisserai au temps le soin de me justifier.

MARIANNE.

Oh! oui, monsieur, et quand vous saurez pourquoi nous sommes venues ici...

DAVERNY.

Eh bien! parlez, Caroline... daignez m'expliquer votre conduite... Un mot de vous et je conviens de mon erreur.

CAROLINE, à part.

Hélas! pourquoi ne puis-je le déromper!

(Arthur paraît sur le balcon du traiteur.)

ARTHUR.

Ah! ah! c'est encore ce Daverny.

DAVERNY.

Vous vous taisez. Ah! n'espérez pas m'abuser davantage; je m'étais imposé la loi de ne jamais vous parler du passé... je vous aimais assez pour ne songer qu'à l'avenir... C'est une illusion que vous avez détruite sans retour.

ARTHUR.

Décidément, voilà une conversation qui me déplaît.

(Il quitte le balcon.)

DAVERNY.

AIR : *Partez plus bas.*

Oui, je banais toute espérance,
Je renonce à tous mes projets.
Je vois trop bien que ma présence
Vous importune désormais.

Non, point de contrainte odieuse;
Les regrets seraient superflus;
Je veux que vous soyez heureuse,
Et, pour que vous soyez heureuse,
Puisque tous mes vœux sont déçus,
Adieu, vous ne me verrez plus.

SCÈNE VIII.

LES MÈNES, ARTHUR et SES AMIS.

ARTHUR, suivi de ses amis, et tenant à la main une bouteille de champagne.

Amis! suivez-moi tous! venez boire le champagne au jardin.

CAROLINE, à part.

Grands dieux!

ARTHUR.

Ça lui donnera peut-être du bouquet.

DAVERNY, à part.

J'étais certain qu'il était ici.

ARTHUR, à Caroline.

Ah! pardon, chère amie... je vous dérange, je suis peut-être indiscret.

DAVERNY.

Peut-être bien, monsieur.

ARTHUR.

Monsieur, je ne vous demande pas votre avis, à vous!

CAROLINE, à Arthur.

Monsieur Arthur, je vous en prie...

ARTHUR.

C'est qu'en vérité c'est fort vexant!... tout à l'heure vous m'éloignez, vous me renvoyez, et je vous retrouve ici causant avec monsieur!

DAVERNY.

Auriez-vous le dessein de vous y opposer?

ARTHUR.

Peut-être en ai-je le droit.

DAVERNY.

C'est ce que je n'admets pas.

ARTHUR.

C'est ce que je vous ferai voir quand vous voudrez.

CAROLINE.

Messieurs... un pareil débat en ma présence... Monsieur Arthur, ayez la bonté de me reconduire.

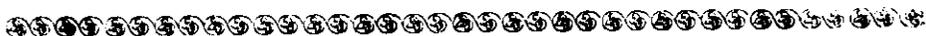
ARTHUR.

Mon bras est à vos ordres, femme divine.

(Caroline prend le bras d'Arthur qui trinque encore avec ses amis.)

DAVERNY.

Elle s'éloigne avec lui. Ah! c'en est fait! j'aurai le courage de l'oublier.



ACTE QUATRIÈME.

Un petit salon d'un hôtel garni, à Paris. Porte d'entrée au fond ; une à gauche, conduisant à l'appartement de Caroline ; deux à droite.

SCÈNE I.

MARIANNE, puis CAROLINE.

MARIANNE, seule et travaillant.

Bon ! voilà encore mon fil cassé... C'est que je songe à ma pauvre maîtresse... et puis j'écoute toujours si le portier ne monte pas.

CAROLINE, sortant de l'appartement à gauche.

Eh bien ! Marianne, il n'est pas arrivé de lettres ?

MARIANNE.

Non, madame, pas encore... Le concierge de cet hôtel m'a bien promis de monter tout de suite celles qui viendraient pour vous... Savez-vous bien, ma... madame, que ça me semble tout drôle de loger à Paris en hôtel garni ; je sais que celui-ci est honnête, tranquille ; mais c'est égal, je ne m'y sens pas à mon aise comme chez nous... Et puis... cet ordre que vous m'avez donné de vous appeler madame, à présent...

CAROLINE.

Cela est plus convenable, Marianne, tant que nous logerons ici. Tu sais bien que ne recevant point de nouvelles d'Arthur je n'ai pu résister à mon impatience ; j'ai quitté Draveil dans l'espoir qu'ici je reverrai plus tôt mon fils... mon fils que depuis trois mois il me promet de chercher, de me rendre... Ne voulant plus me retrouver avec monsieur Arthur, ne voulant pas le recevoir chez moi, j'avais loué un appartement dans cet hôtel pour mon fils ; il devait l'y conduire dès qu'il l'aurait retrouvé, et c'est ici que je devais venir l'y chercher.

MARIANNE.

Mais qui vous empêchait, ma chère maîtresse, en venant à Paris, d'aller comme la dernière fois loger chez votre amie, madame Minot ?

CAROLINE.

Oh ! non, Marianne... car Thérèse reçoit du monde, et moi, je dois maintenant fuir tous les regards... Chez Thérèse j'aurais pu rencontrer monsieur Daverny, et comment supporter sa présence après ce qui s'est passé aux Champs-Élysées, lorsqu'il m'a vue accepter le bras d'Arthur ? Oh ! il doit me mépriser, et malheureusement je ne puis me justifier !

MARIANNE.

Vous mépriser !... Oh ! ben, par exemple !... si

je savais ça ! j'irais trouver monsieur Daverny et je...

CAROLINE.

Tais-toi... tais-toi... Marianne... je ne veux plus, je ne dois plus penser à monsieur Daverny... c'est de mon fils seul que je veux m'occuper !... Mais comment se fait-il que depuis trois mois Arthur ne soit point parvenu à le retrouver ?

MARIANNE.

Ce n'est pas l'embarras... je commence à craindre qu'il n'abuse un peu de votre confiance, monsieur Arthur... Depuis qu'il s'est chargé de courir après son fils, il lui est arrivé des événements si extraordinaires : une fois il perd un portefeuille, une autre fois il tombe malade en chemin et son domestique lui emporte sa valise... Tout ça n'est pas clair !

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Vraiment, c'est comme un fait exprès,
On le voit toujours en voyage ;
On prend sa bourse ou ses effets ;
Jamais on n'vit tant d'brigandage.
A chaque pas des malfaiteurs
L'attaquent quand il est sans arme ;
Puisqu'il trouva si bien les voleurs,
Il devrait se faire gendarme.

Et le résultat de chaque aventure, c'est qu'il faut que vous lui envoyiez d'autre argent pour continuer ses recherches ; ce que vous avez encore fait il y a six semaines, quand il vous a écrit qu'il venait d'être dévalisé.

CAROLINE.

Ah ! que m'importe ? Je donnerais volontiers tout ce que je possède pourvu qu'il me rende mon fils !... Je rentre dans mon appartement, Marianne ; s'il arrive quelque lettre préviens-moi sur-le-champ.

MARIANNE.

Oui, madame... oh ! soyez tranquille.

(Caroline rentre.)

SCÈNE II.

MARIANNE, seule.

Donner tout ce qu'elle possède... Oh ! elle en serait bien capable... C'est que monsieur Arthur

Y va déjà bon train... un jeune homme qui était si gentil, si galant !... Est-il changé, bon Dieu !... Ah ! quand je l'ai vu aux Champs-Élysées je ne pouvais le croire... Eh ! mais, j'entends monter l'escalier ; c'est peut-être le concierge... (On frappe doucement à la porte.) Entrez, la clef y est.

SCÈNE III.

MARIANNE, DAVERNY.

DAVERNY, à part, en entrant.
C'est ici.

MARIANNE, très surprise.
Monsieur Daverny !

DAVERNY.

Oui, c'est moi ; mais du silence, Marianne, c'est à vous, à vous seule que je veux parler.

MARIANNE.

Eh ! mon Dieu, monsieur, comment donc avez-vous découvert la demeure de madame ? Comment avez-vous su que nous logions dans cet hôtel ?

DAVERNY.

Ah ! croyez-vous qu'aucune démarche de Caroline me soit inconnue ? En mourant monsieur de Melleval m'a encore recommandé sa fille ; j'ai juré de veiller sur elle, je tiendrai mon serment ; et pourtant ce n'est pas pour voir Caroline que je suis venu... C'est à vous, Marianne, que je confierai le motif qui m'amène.

MARIANNE.

Pourquoi ne pas parler à madame ? elle est là, et quoiqu'elle ne reçoive aucune visite, je vais...

DAVERNY.

Non, Marianne, restez ! Moi, revoir Caroline après la conduite qu'elle a tenue !... oh ! c'est impossible... Je dois la bannir de mon cœur, je dois la fuir, la mépriser à jamais !

MARIANNE.

La mépriser ! ma maîtresse !... oh ! non, monsieur, vous ne le devez pas !... La mépriser ! elle déjà si malheureuse ! vous n'en avez pas le droit et ce serait bien mal à vous !...

DAVERNY.

Je n'en ai pas le droit, dites-vous ? mais, Marianne, n'ai-je pas été témoin de sa conduite ?... Cet homme qui l'avait lâchement trahie... j'espérais... je devais croire qu'elle l'avait oublié... Mais en retrouvant cet Arthur dans le monde, ne s'est-elle pas empressée de lui donner un rendez-vous ? ne l'a-t-elle pas attendu aux Champs-Élysées ? ne l'ai-je pas vue enfin accepter le bras de cet homme... Ah ! vous voyez bien qu'elle l'aime toujours !

MARIANNE.

Elle ! aimer monsieur Arthur !... Oh ! non, par exemple, ma maîtresse ne l'aime plus ; pour ça je puis en jurer !

DAVERNY.

Mais ces rendez-vous... ces entrevues ?

MARIANNE.

Ah ! monsieur ! si je pouvais vous dire le motif, si ce n'était pas un secret, vous verriez bien que ma maîtresse avait une autre raison... Pauvre cher enfant ! pauvre petit ! qu'elle voudrait tant embrasser... Ah ! dame, c'est ben naturel !

DAVERNY.

Comment ! que dites-vous, Marianne ?

MARIANNE.

Oh ! rien, monsieur, c'est un mystère ; je ne peux pas parler... Mais aimer encore monsieur Arthur... Eh ! mon Dieu ! jamais elle ne l'aurait revu si elle n'avait pas eu l'espérance... qu'il lui rendrait... il y a si longtemps qu'il nous le promet, ce pauvre bijou !... nous voudrions tant le revoir ! il doit être si gentil !

DAVERNY.

Eh quoi ! ce serait ce motif seul...

MARIANNE.

Oh ! je ne puis rien vous dire, monsieur ; c'est le secret de ma maîtresse... ça ne sortira pas de là.

DAVERNY.

Ah ! il suffit, Marianne ; j'en sais assez ; vous m'avez rendu à la vie, au bonheur ! Caroline n'aime plus Arthur... Je comprends le motif qui l'a fait le revoir ; et je l'accusais, et j'osais la soupçonner !... Ah ! Marianne, dites-lui bien que désormais elle a un protecteur qui veillera toujours sur elle ; dites-lui que je sécherai ses larmes !...

MARIANNE.

Comment, monsieur...

DAVERNY.

Mais c'est aussi un secret que je ne puis confier qu'à elle seule... Plus tard je reviendrai, je la supplierai de m'entendre, de me pardonner d'avoir pu la soupçonner... Ne dites pas encore à Caroline que vous m'avez vu.

MARIANNE.

Oh ! non, monsieur, car en apprenant que vous voulez revenir, madame serait capable de quitter cet hôtel.

DAVERNY.

Adieu, Marianne ; du silence, et croyez bien que le bonheur de votre maîtresse est le but de toutes mes actions.

(Il sort.)

MARIANNE, seule.

Pauvre homme ! oh ! oui, il aime bien ma maîtresse... et elle de son côté... Mais c'est égal... elle ne voudra jamais l'épouser à cause de... Pauvre enfant ! si on nous le rendait encore !

UN PORTIER, entrant.

Une lettre pour madame.

MARIANNE.

Une lettre... ah ! donnez... donnez... Je vous remercie de l'avoir montée... (Le portier sort.) Oh !

ce doit être de monsieur Arthur... les nouvelles que nous attendons ! (Elle appelle.) Madame ! madame !...

SCÈNE IV.

CAROLINE, MARIANNE.

CAROLINE.

Qu'est-ce donc, Marianne ?

MARIANNE.

Des nouvelles de ce cher enfant enfin !... C'est bien une lettre de monsieur Arthur ; j'ai recondu sa main.

CAROLINE.

Donne !... donne !... Je tremble en la décachetant... (Elle lit.) « Ma toujours tendre amie, ainsi que je vous l'avais promis, je me suis mis en route pour courir à la recherche du petit bonhomme... »

MARIANNE.

Ah ! il est donc parti !

CAROLINE.

« J'ai acheté un cheval superbe et une paire de pistolets damasquinés, dans le genre égyptien... Enfin je suis parti seul, sans domestique, pour aller plus vite... et voilà ce qui m'a perdu... En traversant la forêt de Bondy, j'ai été assailli par quatre brigands qui m'ont presque assassiné, et pris tout ce que je possédais... »

MARIANNE.

Encore un vol ! C'est inconcevable !

CAROLINE.

« Je suis revenu à Paris sans le sou et en boitant. C'est une chose infâme que les voleurs ; on ne s'en occupe pas assez sérieusement à la Chambre des Députés. J'attends de vos nouvelles avec impatience, afin de me remettre en voyage. »

MARIANNE.

Eh bien ! c'est gentil !

CAROLINE.

Encore six semaines de perdues !

MARIANNE.

Mais j'y songe !... il y a six semaines, il devait partir le lendemain... à ce qu'il a écrit ; comment donc se fait-il que depuis ce temps-là il ne soit allé que jusqu'à la forêt de Bondy, qui est à deux lieues d'ici ?

CAROLINE.

Je ne sais !... mais il faut le voir... et comme je ne veux pas lui parler moi-même... tu vas aller chez lui sur-le-champ !

MARIANNE.

Mais, madame, je vous ferai observer... (On entend sonner.) On sonne... Le portier aura fermé la porte d'entrée.

CAROLINE.

Qui peut venir chez moi ?

MARIANNE.

Je vais voir ce que c'est.

(Elle sort.)

CAROLINE.

Une visite à moi qui ne reçois jamais personne !... C'est singulier !... Et je ne vois que monsieur Daverny qui puisse... Oh ! non !... il ne viendrait pas... il ne songe plus à moi... et d'ailleurs il me méprise... maintenant.

MARIANNE, rentrant.

Madame, c'est lui !... monsieur Arthur...

CAROLINE.

Arthur chez moi !... Je ne veux pas le recevoir.

MARIANNE.

Si vous croyez que c'est facile de le renvoyer ; il prétend qu'il vient voir le logement de son fils... Tenez, le voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR, plus élégant qu'au troisième acte.

Eh bien ! qu'est-ce donc ? que de cérémonies... Comment ! ma chère Caroline, vous êtes à Paris, dans cet hôtel, et je l'ignorais !... Il fallait donc me l'écrire ; vous auriez eu ma visite plus tôt.

CAROLINE.

Mais, monsieur, qui a pu vous dire ?...

ARTHUR.

Personne !... c'est un heureux hasard... Je passais par ici, je me suis rappelé que vous aviez dû y louer un appartement où je dois déposer notre cher enfant dès que je l'aurais retrouvé ; je me suis dit : Allons donc un peu voir ce logement... il est possible que le papier ne me convienne pas... En m'informant au concierge, j'apprends que depuis quinze jours vous êtes ici... seule avec Marianne... libre comme l'air !... Alors, au lieu d'attendre votre respectable duègne... je suis venu moi-même... Oh ! je veux vous voir très souvent... je viendrai vous demander à déjeuner, à dîner...

MARIANNE.

Ah ben ! ce serait commode !

ARTHUR.

Ah ! je suis sans façon !... Et tenez, pour commencer, je vous demanderai la permission d'allumer mon cigare...

MARIANNE.

Est-ce que vous allez fumer ?... chez nous !

ARTHUR.

Eh ! pourquoi pas ?

MARIANNE.

Ah ! mon Dieu !... c'est-là cet homme qui avait de si belles manières ?

ARTHUR.

As-tu fini, vieille portière?... Allons! va me chercher du feu!

CAROLINE, à Marianne.

Laisse-moi avec lui... j'ai besoin de lui parler... de l'interroger...

MARIANNE, à part.

A présent les hommes se conduisent comme des musulmans!

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

CAROLINE, ARTHUR.

ARTHUR.

Enfin la voilà partie, cette brave Marianne! Je vous jure, chère amie, que j'ai le plus grand plaisir à me trouver seul avec vous... et maintenant que vous n'avez plus de père... il vous faut quelqu'un... une femme a besoin d'un appui, d'un défenseur, d'un consolateur... Aussi je m'établirai ici, je n'en bouge plus!...

CAROLINE.

Non, monsieur!... n'y comptez pas!... Dans la situation pénible où je me trouve, il ne suffit pas que ma conduite soit pure, il faut encore qu'elle soit à l'abri du soupçon, et je vous prie à l'avenir de cesser des visites qu'on ne manquerait pas d'interpréter contre moi.

ARTHUR.

Toujours les grandes phrases!

CAROLINE.

De grâce! laissons cela, et parlons de mon fils. Vous m'aviez promis de le chercher sans relâche.

ARTHUR.

Et c'est ce que j'ai fait... j'ai couru partout... mais les circonstances m'ont si mal servi...

CAROLINE.

Ces circonstances sont tellement étranges... que, malgré moi, je ne puis m'empêcher de penser...

ARTHUR.

Quoi, Caroline?... que pensez-vous?... C'est-à-dire que vous ne me croyez pas, vous doutez de moi... Oh! Dieu! il ne me manquait plus que ça!

CAROLINE.

Rassurez-vous, monsieur; je ne suppose pas que vous m'abusiez aussi cruellement... cette idée serait trop pénible... J'aime mieux me fier à vous... mais du moins, à l'avenir, secondez mieux une impatience que vous devriez partager... ne perdez plus un moment... c'est tout ce que j'exige.

ARTHUR.

Oh! soyez tranquille! cette fois-ci je vous réponds que je ne reviens pas sans l'enfant.

CAROLINE.

Pais-je y compter?

ARTHUR.

Je vous en fais tous les serments possibles... Dites-moi un serment, je le ferai.

CAROLINE.

Cela suffit! j'ai besoin de vous croire... Et quand partirez-vous?

ARTHUR.

Ce soir même!

CAROLINE.

C'est bien!... Attendez là... je vais vous envoyer Marianne...

CAROLINE.

AIR des deux Reines.

Mais partez à l'instant,
Tenez votre serment;
Que je puisse revoir
Mon fils, mon seul espoir.

Ah! d'une mère apaise la douleur!
Songez, monsieur, à mon impatience;
Près de mon fils j'oublierais mon malheur.

ARTHUR.

Ayez donc en moi confiance.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

Mais partez à l'instant, etc.

ARTHUR.

Oui, je pars à l'instant;
Je tiendrai mon serment.
Ayez donc bon espoir,
Vous pourrez le revoir.

(Caroline rentre à gauche.)

SCÈNE VII.

ARTHUR, seul.

Pauvre petite femme!... si elle savait que je n'ai pas bougé de Paris... au lieu de chercher l'enfant!... Il faut convenir que je suis bien léger... Mais ce n'est pas ma faute... j'avais toujours l'intention tôt ou tard!... c'est le sort qui m'a trahi... Enfin, c'est égal... cette fois, je vais me mettre en route... Oh! oui, je vais te chercher, va, mon fils!... Car tu es mon fils aussi... je ne te laisserai pas entre les mains de... je ne sais qui! réduit à faire... je ne sais quoi!

SCÈNE VIII.

ARTHUR, MARIANNE.

(La nuit est venue pendant la scène précédente.)

MARIANNE, tenant une lumière.

Tenez, monsieur, voici de quoi allumer vos

havanes... et de plus, madame m'a chargé de vous remettre ceci.

(Elle lui remet une lettre.)

ARTHUR.

Une lettre... Comment! qu'est-ce que c'est que cela? (Il lit l'adresse.) A monsieur Lambert, banquier... Ah! une lettre de crédit; j'aime assez ce genre de correspondance... Marianne, votre maîtresse est une digne femme, je la porte dans mon cœur.

MARIANNE, à part.

Je sais bien où je te porte, moi!... (haut.) Ah! ça, monsieur, à présent que vous êtes en fonds pour la troisième fois, j'espère que vous n'irez plus dans la forêt de Bondy; franchement, c'est une mauvaise route que vous suivez là!

ARTHUR, allumant son cigare.

Marianne, bonne Marianne, excellente Marianne, je comprends ton apologue... Tu as de bons sentiments, Marianne, il faut que je t'embrasse!

MARIANNE.

Non! non! c'est inutile!

ARTHUR.

Caroline vit donc seule maintenant?

MARIANNE.

Oui, monsieur.

ARTHUR.

Ce monsieur Daverny qui la courtisait ne vient jamais la voir?

MARIANNE.

Jamais.

ARTHUR.

Elle a donc de la fortune?

MARIANNE.

Dam! tout ce que lui a laissé son père... et il avait économisé pour enrichir son enfant.

ARTHUR.

Il avait économisé!... C'était un vieillard noble et délicat.

MARIANNE.

Oh! oui, pour ça, c'était un honnête homme... ce n'est pas lui qui aurait manqué à sa parole...

ARTHUR.

Marianne, qu'entendez-vous par ces termes?

MARIANNE.

Rien!... seulement je suis chargée par madame de vous rappeler encore votre promesse... elle compte que vous partirez ce soir.

ARTHUR.

Ce soir!... il est bien tard!... et puis j'ai donné rendez-vous à Minot, et il faut que j'aille le rejoindre chez la petite Amanda.

MARIANNE.

Qu'est-ce que c'est que la petite Amanda?

ARTHUR.

Une artiste... chez laquelle on joue à toutes sortes de jeux!

MARIANNE.

C'est du gentil!

ARTHUR.

Mais je n'y resterai qu'un instant... D'ailleurs c'est ici à deux pas... dans cette rue... Et puis, nous devons souper ensemble, avec Minot... Pas chez moi... parce que... figure-toi que je n'ai plus de chez moi... mon dernier propriétaire s'est permis de me renvoyer sous prétexte que je ne le payais pas!... C'est un fesse-Mathieu.

MARIANNE.

Ah! mon Dieu! quelle conduite!

ARTHUR.

Mais, vois-tu, me trouvant sans logement et sachant que Caroline en avait retenu un dans cet hôtel pour mon fils... je m'étais dit: Je pourrai toujours loger là... c'est une ressource.

MARIANNE.

Ah ben! en voilà une belle d'idée!

ARTHUR.

Où est le logement retenu pour le petit?

MARIANNE.

Mais, monsieur, j'espère bien que vous ne songez pas à y venir? (On sonne.) Tiens! encore une visite... Qui peut venir si tard?

ARTHUR.

Tu disais que Caroline ne recevait personne!

MARIANNE.

Ah! monsieur, de grâce, éloignez-vous... Si l'on vous trouvait ici ma maîtresse serait compromise... Tenez, par cette petite porte qui donne sur un autre escalier.

ARTHUR.

J'y consens... je pars... (à part.) Jereviendrai... Je ne suis pas jaloux... mais j'aime à savoir.

MARIANNE, ouvrant une porte à droite.

Tenez, monsieur... par ici... Partez donc!

ARTHUR.

Au revoir, brave Marianne; nous nous reverrons.

(Il sort.)

MARIANNE, refermant la porte sur lui.

Ah! nous en voilà enfin débarrassées!... (On sonne.) Mais qui diable peut sonner comme cela?

CAROLINE, sortant de chez elle.

Marianne, n'entendez-vous pas?

MARIANNE.

Oui, madame, oui, j'y vais.

(Elle sort.)

CAROLINE.

Encore une visite! Heureusement Arthur est parti.

SCÈNE IX.

CAROLINE, MARIANNE, TROUSSARD.

TROUSSARD, en dehors.

Je vous demande un million d'excuses, ma

chère dame. Vous me tenez là sur mes jambes... et vous n'ouvrez pas.

(Il entre.)

CAROLINE.

Monsieur Troussard !

TROUSSARD.

Que vois-je ? mademoiselle Caroline Melleval... Serais-je ici chez vous ?

CAROLINE.

Oui, monsieur.

MARIANNE.

Ah ! ça, vous ne saviez donc pas chez qui vous sonniez ?

TROUSSARD.

Eh ! mon Dieu ! non... Est-ce que je sais où je vais depuis que je cours sans cesse après ce polisson de Minot ? Permettez-moi de m'asseoir d'abord... ce n'est pas que je sois fatigué, mais je n'aime pas à rester debout.

CAROLINE.

Enfin, monsieur, pourrais-je savoir ce qui me procure l'avantage de vous voir ?

TROUSSARD.

Ah ! ma chère demoiselle, vous voyez un homme abîmé, excédé et très affecté... C'est mon neveu, c'est Minot qui me fait courir comme ça... Ma nièce a beaucoup à se plaindre de lui... Il se dérange ! il se dérange prodigieusement !... il passe des journées, des nuits dehors... Moi, je fais plus de dix lieues par jour pour le chercher... ce n'est rien, ça ne me fatigue pas... mais, de plus, il joue... il perd de l'argent. Vous sentez bien que, si je ne mets pas un frein à cela, il ruinera ma pauvre nièce. Aujourd'hui, après avoir pris six omnibus, dans lesquels j'ai été cinq fois gratifié de la présidence, j'étais parvenu à retrouver les traces de Minot... je l'avais vu entrer dans cette rue... avec une femme sous le bras... c'est épouvantable !... j'allonge le pas... j'arrive dans la rue... plus personne... Où est-il entré ?... Ma foi ! pour le savoir, je m'insinue dans toutes les maisons... je sonne à toutes les portes... je monte à tous les étages... j'ai déjà grimpé à cinq quatrièmes... et voilà comment il se fait que je suis arrivé chez vous.

MARIANNE.

Quoi ! monsieur Minot fait aussi des siennes ?

TROUSSARD.

Je le crois bien ! surtout depuis qu'il fréquente ce mauvais sujet de monsieur Arthur !

CAROLINE, se levant.

Monsieur Arthur ?... Monsieur Minot le voit donc quelquefois ?

TROUSSARD.

C'est-à-dire que depuis trois mois ils ne se quittent pas !

CAROLINE.

Mais je croyais que depuis trois mois monsieur Arthur avait presque toujours voyagé ?

TROUSSARD.

Lui ! il n'est pas sorti de Paris !

CAROLINE, à part.

Ainsi donc il s'est toujours joué de moi !

TROUSSARD.

Il est sans cesse avec Minot ou avec sa femme, et Dieu sait où il mène Théophile... surtout depuis qu'il fréquente madame Passe-Lacet.

MARIANNE.

Madame Passe-Lacet ?... qu'est-ce que c'est que ça ?

TROUSSARD.

Une espèce de... je ne sais pas comment ils nomment ces femmes-là...

AIR du Châteaü perdu.

De ces beautés dont l'âme est peu cruelle,
Ils ne m'ont pas dit le nom, sur ma foi !
Car c'est un mot d'histoire naturelle
Qu'ils n'osent pas prononcer devant moi.
De le savoir pourtant j'avais l'envie,
Et voici comme ils m'ont expliqué ça :
Pour traverser le désert... de la vie,
On a besoin de ces animaux-là.

MARIANNE.

Eh ben ! nous en apprenons de belles !

CAROLINE, à part.

Comme il me trompait ! J'avoue que je suis bien revenue sur son compte.

TROUSSARD.

Sur le compte de Minot ?

MARIANNE.

Eh ! qu'est-ce qui vous parle de monsieur Minot !

TROUSSARD.

Vous ne savez donc pas où il est ? vous ne l'avez pas aperçu dans cet hôtel ?

CAROLINE.

Non, monsieur. Jamais monsieur Minot n'est venu ici... je ne l'ai pas vu depuis que je suis à Paris.

TROUSSARD.

Alors je vous demande un million d'excuses... et je me remets en route... Où diable vais-je aller à l'heure qu'il est ?... Ah ! j'y suis !... je vais aller me coucher ; mais demain je fouille toute la capitale.

AIR : *On vous frisera* (du Commis).

Il faudra me remettre en route,
De ce pas je vais me coucher ;
Mais dès demain, coûte qui coûte,
Je recommence à le chercher.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CAROLINE, MARIANNE.

CAROLINE.

Eh bien ! Marianne, tu vois si j'avais raison de me méfier de lui.

MARIANNE.

Et ces valises perdues... ces forêts de Bondy... ces voleurs!... Ah! la conduite de monsieur Arthur est affreuse.

CAROLINE.

Se jouer de mes larmes! de mes tourments!

MARIANNE.

C'est qu'il vous ruinerait encore par-dessus le marché.

CAROLINE.

L'espoir de retrouver mon fils m'a rendue trop faible!... mais cet espoir est détruit, et désormais toute relation doit cesser entre cet homme et moi.

MARIANNE.

C'est plus prudent. Tiens! qui peut frapper à cette porte?

CAROLINE.

On est donc monté par le petit escalier?

ARTHUR, en dehors.

C'est moi! n'ayez pas peur!...

CAROLINE.

Lui! encore lui!

MARIANNE.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il serait resté là depuis le temps?

CAROLINE.

Quel motif peut le ramener si tard?... Ah! Marianne, je ne veux pas le recevoir... Je vais m'enfermer dans ma chambre, et, sous aucun prétexte, je ne veux consentir à lui parler.

MARIANNE.

Cela suffit, madame; comptez sur moi.

(Caroline rentre à gauche.)

ARTHUR, en dehors.

Peut-on entrer sans indiscrétion?

MARIANNE, allant ouvrir la petite porte.

Ah! mon Dieu! prenez pitié de nous!

SCÈNE XI.

MARIANNE, ARTHUR.

ARTHUR.

Ah! tu es seule, Marianne?... L'autre est-il parti?

MARIANNE.

L'autre?... quel autre?

ARTHUR.

Celui qui sonnait quand j'ai filé.

MARIANNE.

Monsieur Troussard?

ARTHUR.

Comment! c'était l'oncle Troussard?

MARIANNE.

Il cherche partout monsieur Minot.

ARTHUR.

Oh bien! en voilà une bonne!

MARIANNE.

Si c'est pour ça que vous êtes venu, vous pouvez vous retirer; moi, j'ai besoin de dormir.

ARTHUR.

Marianne! bonne Marianne! laisse-moi un peu respirer... A l'heure qu'il est tous les restaurants sont fermés... D'ailleurs j'avais l'idée de revenir dans l'appartement de mon fils... alors j'ai dit aux autres: « On a des amis ou on n'en a pas... suivez-moi. » Et nous sommes venus.

MARIANNE.

Les autres?... De qui parlez-vous?

ARTHUR.

Parbleu! de Minot qui m'attend là avec une jeune dame!

MARIANNE.

Il serait possible!

ARTHUR.

Ne lui dis pas que son oncle est venu le chercher, ça le contrarierait. (ouvrant la porte à droite.) Entrez, vous autres; je vous ai annoncés.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MINOT, DÉDELLE.

MARIANNE.

Je n'en reviens pas!... j'ai des éblouissements.

DÉDELLE.

Tiens! c'est gentil ici!... Je voudrais bien avoir un mobilier comme ça, moi! ça me bicherait joliment!

MINOT.

Ah! ça, chez qui donc nous as-tu amenés?... (voyant Marianne.) Marianne!... c'est Marianne!... Est-ce que vous êtes toujours au service de mademoiselle de Melleval?

MARIANNE.

Non, monsieur, non; je l'ai quittée depuis longtemps. (bas à Arthur.) Du moins, monsieur, ne compromettez pas ma maîtresse!

ARTHUR.

Seras-tu douce? seras-tu hospitalière?

MARIANNE.

Tout ce que vous voudrez, mais du silence!

ARTHUR.

Compris! (haut.) Mon cher Minot, je te prie de respecter Marianne; elle est maintenant à mon service... c'est ma bonne... mon intendante... ma cuisinière... et elle me tricote des chaussettes dans ses heures de loisir.

MINOT.

Des chaussettes!... ah! bah!... Ah! ça, nous sommes donc ici chez toi?

ARTHUR.

Un peu, mon neveu, si vous voulez bien le permettre.

MARIANNE, bas à Arthur.

Comment, monsieur, vous osez dire...

ARTHUR, bas.

Chut!... Tu vois bien que c'est pour ne pas compromettre ta maîtresse.

DÉDELLE.

Je ne vous connaissais pas ce logement-ci.

ARTHUR.

Je vais avoir l'honneur de vous y donner à souper. Allons, ma vieille gouvernante, servez-nous vivement un petit ambigu... Il doit y avoir à manger ici... il me semble qu'il est resté beaucoup de choses de mon dîner... Et surtout donnez-nous du champagne.

MARIANNE, bas à Arthur.

Quoi! monsieur, vous voulez que...

ARTHUR, bas.

Si tu n'obéis pas, prends garde... je parle... ta maîtresse est compromise.

MARIANNE, à part.

O mon Dieu! quel mauvais sujet!

MINOT.

Voilà madame qui a figuré ce soir dans une pièce à sauvages, et qui éprouve le besoin de dévorer quelque chose.

DÉDELLE.

D'autant plus que je n'ai pas eu le temps de dîner, à cause de mes répétitions.

ARTHUR.

Oh! le dîner n'y ferait rien!... Vous êtes connue sous le nom de madame Soupe-Toujours!...

MINOT.

Tiens! c'est presque comme le marchand de galette!

DÉDELLE.

Sont-ils bêtes ces dindons-là!

MARIANNE, à part.

Quel monde!... quelle société!... C'est à faire le signe de la croix!

ARTHUR, à Marianne.

Eh bien! mon Andalouse?

MARIANNE.

J'y suis! j'y suis! (à part.) Allons prévenir madame et revenons bien vite!

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE XIII.

ARTHUR, MINOT, DÉDELLE, puis MARIANNE.

DÉDELLE.

Moi, je gagerais qu'Arthur nous fait des colles et que nous sommes ici chez une femme... Cet Arthur a un tas de maîtresses!... il en a des paquets!

ARTHUR.

Dédelle! vous voyez des maîtresses partout...

contentez-vous d'être aimable... (bas.) et de tourner la tête à notre ami Minot... Tu sais nos conventions?

DÉDELLE.

C'est ça; vous voulez que je sois toujours avec lui, pour mieux faire la cour à sa femme! Grand monstre!

ARTHUR.

Ça ne te regarde pas.

DÉDELLE.

C'est qu'il est diablement ladre, votre ami!

MINOT.

Qu'est-ce que vous chuchotez donc là-bas tous les deux?

ARTHUR.

Madame me disait qu'elle te trouve quelque chose de grec... dans la physionomie!... Allons! ne songeons qu'à rire!... Il faut absolument dissiper la mélancolie de ce bon Minot... Mon bon Minot... l'or est une chimère!... (bas à Dédelle.) Tâche donc de l'égayer!...

DÉDELLE.

Ah! oui, l'or est une chimère!... et une fautive!... Tenez, moi qui n'ai pas d'argent tous les jours, je suis satisfaite de ma position sociale... Il est vrai que j'aime mon art... Je raffole de mon art!... Je danserais dans l'eau, dans le feu... à la pluie, en plein soleil.. O Dieu! la danse!...

AIR du Diable en vacances (quadrille).

En dansant,

En valsant,

Que la vie

Est jolite!

Je vois le plaisir

Sur mes pas accourir.

Faire naître les ris,

L'amour et la folie.

Plaire en tous pays,

De notre art c'est le prix.

De mon pied léger

J'aime à voltiger,

Et j'aime à changer de berger;

Car le changement,

J'en conviens vraiment,

C'est mon élément.

Dans un' novell' pièce

A-t-on du succès,

Vite on nous adresse

Cadeaux et bouquets.

De nous être fidèle

On fait mille serments;

C'est vraiment une grêle

D'amour et d'amants.

En dansant, etc.

(Minot répète la fin de la reprise avec Dédelle qui la termine en dansant avec lui.)

ARTHUR.

Bravo!... bravo!... voilà Minot lancé!

MARIANNE, sortant de la porte à droite.

Ah! mon Dieu! voilà qu'ils donnent un bal à présent.

ARTHUR.
Eh bien ! ce souper...

MARIANNE.
Tout est prêt, vous pouvez entrer !

ARTHUR.
A table, alors !

MINOT.
Oui, à table !... Au diable la tristesse !... Je veux rire, chanter, danser... Vous m'apprendrez la Cracoviennne...

DÉDELLE.
Toutes les craques que vous voudrez. A la bonne heure, vous devenez folâtre !

MINOT.
Je veux boire à votre santé, divine Passe-Lacet, tout en admirant vos blanches épaulés.

DÉDELLE.
Ah ! monsieur !... vous avez des expressions bien décollétées !

ARTHUR.
Allons souper !

ENSEMBLE.

Air de Samson.

Quel plaisir (bis) d'être à table !
Un repas (bis) délectable,
C'est vraiment (bis) agréable ;
Un refrain (bis)
Met en train.

(Ils entrent tous les trois à droite.)

SCÈNE XIV.

MARIANNE, puis CAROLINE.

MARIANNE.
Les voilà attablés... et ils n'ont pas l'air de vouloir en sortir de sitôt... Avertissons madame, comme elle me l'a recommandé... (Elle va ouvrir la porte à gauche.) Madame !... madame !... c'est moi, vous pouvez venir !

CAROLINE, sortant de sa chambre ; elle a son châle et son chapeau.
Eh bien ! Marianne ?

MARIANNE.
Ils sont là ; ne craignez rien, ils ne pensent qu'à se réjouir !

MINOT, ARTHUR, DÉDELLE, dans la coulisse.

REPRISE DU CHŒUR.

Quel plaisir (bis) d'être à table !
Un refrain (bis)
Met en train.

MARIANNE.
Hein ! les entendez-vous ?

CAROLINE.
Ils ne songent pas à nous, profitons-en... Va prendre tout ce qui t'est nécessaire et partons sur-le-champ.

MARIANNE.
Comment, madame, quel est donc votre projet ?

CAROLINE.
De quitter cet hôtel à l'instant même.

MARIANNE.
C'est qu'il est si tard !... Où aller maintenant ?

CAROLINE.
Une de mes amies nous recevra... et demain je me retire loin de Paris... Inconnue, ignorée, je serai du moins à l'abri des persécutions de cet homme, qui veut me perdre, me déshonorer !

MARIANNE.
Demain, soit ! mais ce soir vous ne risquez rien.

CAROLINE.
Tu te trompes, j'ai tout à craindre... Seule ici, la nuit, avec Arthur !... Si on l'apprenait, je serais perdue à tous les yeux... (prêtant l'oreille.) Quelqu'un se lève de table... On vient !... O mon Dieu ! il n'est plus temps !

(Elle rentre à gauche.)

SCÈNE XV.

MARIANNE, ARTHUR.

ARTHUR, un peu gris.
Ah ! ah ! toujours seule, Marianne ?... Ta maîtresse ne veut donc pas me voir décidément ?

MARIANNE.
Monsieur, elle est dans sa chambre.

ARTHUR.
Ah ! elle est dans sa chambre !... (à part.) Ce diable de petit vin me donne des idées baroques... (haut.) Sais-tu qu'elle est bien cruelle pour moi, Caroline.

MARIANNE.
Qu'est-ce que ça vous fait ?

ARTHUR.
Ce que ça me fait ! Est-ce ainsi qu'on traite un ancien ami ?... Sacrebleu ! j'ai été trop bon enfant jusqu'à présent ; mais il faut que ça finisse...

MARIANNE, l'arrêtant.
Monsieur, monsieur, je vous en prie !

MINOT, passant la tête à la porte à droite.
Arthur ! pourquoi donc es-tu sorti de table ? Est-ce que tu es dérangé ?

ARTHUR.
Cet autre imbécile qui ne peut pas me laisser tranquille un moment !... C'est bien ; je vous rejoins !

MARIANNE.
Heureusement !

ARTHUR, à part.
Il faut que je le grise tout-à-fait pour m'en débarrasser !

(Il rentre à droite.)

SCÈNE XVI.

MARIANNE, CAROLINE, puis ARTHUR.

MARIANNE.

Ah ! quel mauvais garnement ! J'en suis suffoquée.

CAROLINE, sortant de la chambre.

Marianne ! j'ai tout entendu ! veux-tu encore me retenir maintenant ?

MARIANNE.

Ah ! Jésus-Dieu !... partons bien vite !

CAROLINE.

Silence !... ne faisons pas de bruit !

(Elles sortent par le fond.)

ARTHUR, sortant de la chambre à droite.

Enfin... me voilà libre !... Minot cause avec Dédelle, et la vieille Marianne se livre sans doute au sommeil... C'est le moment ! La chambre de Caroline est là !... Ma foi ! au petit bonheur !... (Il entre dans la chambre à gauche, puis en ressort vivement.) Personne... plus personne !... Elle est partie... Oh ! mais elle ne peut être loin, et je saurai bien la retrouver.

(Il va pour sortir par le fond, lorsque Daverny ouvre la porte et lui barre le passage.)

SCÈNE XVII.

ARTHUR, DAVERNY.

DAVERNY.

Un moment, monsieur !

ARTHUR.

Daverny !... Je rencontrerai donc cet homme-là partout !

DAVERNY.

Oui, partout où il faudra protéger une femme que vous avez indignement trompée.

ARTHUR.

Monsieur prétendrait-il me donner des leçons ?

DAVERNY.

Des leçons... Oh ! non, elles seraient perdues ; mais venger celle dont vous avez fait le malheur et qui fait maintenant loin de cet hôtel pour échapper à vos odieuses tentatives...

ARTHUR.

Ah ! elle a quitté cette maison... (à part.) Oh ! je saurai bien découvrir sa retraite.

DAVERNY.

Monsieur, je connais toute votre conduite avec Caroline Melleval !

ARTHUR.

Pas possible !

DAVERNY.

Il y a des gens qui trouvent cette conduite légère... moi, je la trouve infâme !

ARTHUR.

Qu'est-ce à dire ?

DAVERNY.

En revoyant Caroline sans appui, sans protecteurs, vous espériez qu'elle céderait facilement à vos caprices, et vous avez abusé de sa confiance, de sa crédulité ; car vous n'avez pas cherché le fils qu'elle regrette depuis si longtemps.

ARTHUR.

Eh ! mais, voilà un rival qui sait tout. C'est original !

DAVERNY.

Enfin, vous venez aujourd'hui dans cet hôtel pour voir Caroline, et avec le dessein de consommer sa ruine et son déshonneur.

ARTHUR.

Monsieur, puisque vous êtes si bien instruit, vous savez sans doute aussi que je tire assez bien le pistolet ?

DAVERNY.

C'est la seule chose dont il me reste à m'assurer.

ARTHUR.

Je suis tout prêt à faire cesser votre incertitude.

DAVERNY.

Ah ! si je n'écoutais que ma haine, j'accepterais à l'instant votre défi... mais un devoir impérieux m'oblige à différer encore... un devoir dont vous n'avez pas su vous acquitter et que je saurai remplir, moi ; car je veux sécher les pleurs que vous avez fait répandre.

ARTHUR.

Et jusqu'à quand monsieur remet-il notre rencontre ?

DAVERNY.

Dans dix jours... Je vous rejoindrai et vous me rendrez raison alors de tout le mal que vous avez fait à une femme dont je m'honore d'être l'appui.

NÉDELLE, sortant de la chambre à droite.

Est-ce que vous ne venez pas souper ?

ARTHUR.

Me voilà ! me voilà !... (à Daverny.) A dix jours donc, monsieur.

MINOT.

Il y a encore des macarons et du champagne.

ARTHUR, à Daverny.

Je compte sur vous, monsieur !

DAVERNY.

Je ne me ferai pas attendre.

ARTHUR.

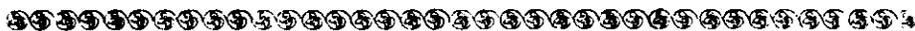
A table !

TOUS LES TROIS.

A table !

REPRISE.

Quel plaisir, etc.



ACTE CINQUIÈME.

Une place du village d'Eaubonne, une auberge à droite; à gauche, une maison. Au fond la route; la forêt à gauche, un gros arbre, un banc.

SCÈNE I.

MARIANNE, seule, venant par le fond avec un panier.

Voilà des provisions!... On ne trouve pas tout ce qu'on veut dans un village... et quoi? Eau-bonne ne soit qu'à cinq lieues de Paris... on y manque de bien des petites douceurs... Mais pour ma maîtresse et pour moi il faut si peu de chose!

SCÈNE II.

MARIANNE, CAROLINE.

CAROLINE, sortant de la maison.

Ah! te voilà, Marianne! je t'attendais... Tu n'as rencontré personne?

MARIANNE.

Non, mademoiselle!... Qu'est-ce qui viendrait nous déterrer dans ce village? Voilà déjà dix jours que nous y sommes et personne ne s'en doute... Moi, je ne sors que pour aller aux provisions, et vous pour faire votre petite promenade du matin... Par exemple, il ne serait pas prudent d'aller du côté de Montmorency... vu que les Parisiens s'y portent volontiers.

CAROLINE.

Oh! sois tranquille!... Dès que j'aperçois quelqu'un, je vais d'un autre côté.

MARIANNE.

C'est pourtant ce mauvais sujet de monsieur Arthur qui est encore cause de tout ça... qui nous a forcées à fuir de Paris et à venir nous cacher dans ce village où il faut espérer que nous n'aurons pas ses visites.

CAROLINE.

Je n'ai pas le droit de me plaindre, et quand on a commis une première faute...

MARIANNE.

Bah! Il y en a tant qui en ont commis plus d'une... qui en commettent tous les jours, et qui ne se cachent pas pour ça!

CAROLINE.

Si du moins j'avais retrouvé mon fils!

MARIANNE.

Oui! mais s'il n'y a que monsieur Arthur pour le chercher, vous l'attendrez longtemps... Et ce bon monsieur Daverny qui s'est trouvé là si à point pour protéger notre fuite et empêcher

l'autre de nous suivre... Il vous avait supplié de lui faire savoir le lieu de votre retraite... et vous ne lui avez pas écrit.

CAROLINE.

Non, Marianne.. A quoi servirait de nous revoir? Monsieur Daverny me parlerait encore de son amour... et tu sais bien que je ne puis jamais être à lui.

MARIANNE.

Et dire que sans ce mauvais garnement d'Arthur...

CAROLINE.

Je t'en prie, Marianne, ne me parle plus de cet homme.

MARIANNE.

C'est juste! Au lieu de jaser, je ferais mieux de rentrer à la maison.

CAROLINE.

Oui! va... je te rejoindrai bientôt.

MARIANNE.

Surtout ne vous éloignez pas trop!... parce qu'une femme seule dans la campagne... à c't'heure que les hommes sont si pervers... O Dieu! quand je pense à ça... je m'en vas éplucher mes légumes.

(Elle rentre dans la maison.)

SCÈNE III.

CAROLINE, seule.

Bonne Marianne!... Si elle savait le motif de mes promenades... Depuis quelques jours j'aperçois chaque matin une personne passer dans cette partie du village... malgré l'éloignement il m'avait semblé reconnaître monsieur Daverny.

AIR: Adieux (Bérat).

Hélas! dans les lieux que j'habite

Quelques souvenirs

Sont mes seuls plaisirs;

Tous les regards je les évite;

Je dois vivre ici

Sans voir un ami.

Pourtant en secret,

Et malgré moi-même,

Quand celui qui m'aime

Au loin m'apparaît,

Quelque chose là

Me trouble déjà.

Je sens s'adoucir ma souffrance,

Un peu de bonheur

Rentre dans mon cœur.
Ainsi même sans espérance
Un tendre lien
Est encore un bien.

(Elle s'assied sur le banc devant l'arbre. Daverny paraît au fond.)

SCÈNE IV.

DAVERNY, CAROLINE.

DAVERNY, au fond.

Si les renseignements que j'ai obtenus ne m'ont pas trompé, c'est dans cette maison que Caroline s'est retirée.

CAROLINE.

Ah! mon Dieu!

DAVERNY.

C'est elle!

CAROLINE.

Monsieur Daverny!

(Elle se lève.)

DAVERNY.

Oui, madame, c'est moi à qui vous aviez promis de faire connaître votre retraite... mais que vous aviez sans doute oublié... et qui suis enfin parvenu à savoir que vous habitiez ce village.

CAROLINE.

Je ne vous avais pas oublié, monsieur, mais je pensais qu'il était inutile de nous revoir... et pourtant je suis heureuse de trouver cette occasion pour vous remercier du tendre intérêt que vous m'avez témoigné, de la protection que vous avez toujours accordée à celle qui en avait tant besoin... mais à cela, je pense, doit se borner notre entretien.

DAVERNY.

Non, Caroline, non... car un motif bien puissant m'amène aujourd'hui près de vous... Ah! de grâce, écoutez-moi... Ce n'est plus de mon amour seulement que je veux vous entretenir... de cet amour que vous avez constamment repoussé... parce qu'un autre avait su vous plaire...

CAROLINE.

Ah! ce sentiment que vous me supposez pour un autre, depuis longtemps il n'existe plus; il n'a laissé dans mon cœur qu'un profond repentir... Mais vous ne me croyez pas peut-être?

DAVERNY.

Je vous crois, car je sais maintenant que vous ne pouvez plus aimer cet Arthur.. Je sais dans quel but vous aviez revu cet homme... je sais enfin ce que vous attendiez de lui.

CAROLINE.

Oh! non... non... c'est impossible!... il est un secret que je n'ai pu vous confier.

DAVERNY.

Et qui pourtant m'est connu... Oh! n'accusez

personne!... Cette lettre que le hasard fit tomber entre mes mains il y a cinq ans... cette lettre... de votre séducteur...

CAROLINE, parcourant la lettre.

Grand Dieu!.. (Elle lit.) *Je veillerai sur notre fils...* Ah! monsieur, combien vous devez me mépriser!

DAVERNY.

Vous mépriser!... oh! non! Ce n'est pas vous qui fûtes coupable, mais l'homme qui vous a séduite et lâchement trompée... Moi, je n'ai pas cessé un instant de vous aimer... car je pensais que cet enfant était la seule cause qui vous faisait repousser mon amour!... Et cependant j'ai senti que je pouvais l'aimer aussi, moi, ce fils... que son père avait délaissé... abandonné!... J'ai pensé qu'un jour vous me sauriez gré d'avoir veillé sur lui... Enfin je l'ai recueilli... fait élever en secret...

CAROLINE.

Mon fils!... vous avez pris soin de mon fils!

DAVERNY.

Il est près d'ici, et bientôt vous pourrez le presser dans vos bras.

CAROLINE.

Ah! monsieur!... vous voulez donc me forcer à trop vous aimer.

DAVERNY.

Chère Caroline... Ah! ne rétractez pas cet aveu!.. Désormais, vous le voyez, plus de secret entre nous!... Je sais que cet Arthur n'est plus rien pour vous... Quel motif auriez-vous encore pour refuser ma main?

CAROLINE.

Votre main... moi, votre épouse!... Hélas! jamais...

DAVERNY.

Me suis-je donc abusé?... Vous ne m'aimiez pas?

CAROLINE.

Ne pas vous aimer... après tout ce que vous avez fait pour moi!... Mais c'est cet amour même qui me dicte mon devoir... Je ne veux pas que mon époux puisse rougir devant un autre homme... je ne puis être ni à vous, ni à personne.

DAVERNY.

Ah! tant qu'Arthur existera, je le conçois... Eh bien! apprenez qu'aujourd'hui même un duel est convenu entre nous... et si le ciel est juste... vous serez vengée!

CAROLINE.

Ah! grands dieux!... qu'avez-vous dit?... Pensez-vous donc que c'est la mort de cet homme que je vous demande?... Un duel entre vous!... mais ce serait pour moi le plus grand des malheurs... Si vous succombiez, mes regrets seraient éternels; si Arthur tombait sous vos coups... il est le père de mon fils... et jamais.

je ne pourrais vous revoir... Ah! monsieur, promettez-moi que ce duel n'aura pas lieu!

DAVERNY.

Ainsi donc il me faut perdre toute espérance?

CAROLINE.

Ah! vous savez qu'il est une mère que vous avez rendue au bonheur, et qui chaque jour bénira votre nom.

DAVERNY.

Il suffit, Caroline, je ferai mon devoir... Avant une heure vous reverrez votre fils... Il était près de Paris... chez de braves gens... Je leur ai écrit de l'amener aujourd'hui même ici... chez vous...

CAROLINE.

O mon Dieu! je pourrai donc le revoir!... Mais vous... Ah! songez à votre promesse... Vous ne vous battez pas?

DAVERNY.

Je vous l'ai dit... je ferai mon devoir.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

AIR : *Echo su'sse.*

De vous revoir
Quand j'ai l'espoir,
Tenez votre promesse.
Daignez sans cesse
Veiller sur moi,
Je serai sans effroi.

DAVERNY.

De me revoir
Gardez l'espoir;
Je tiendrai ma promesse.
Il faut sans cesse
Compter sur moi
Et calmer votre effroi.

(Caroline rentre dans la maison.)

SCÈNE V.

DAVERNY, seul.

Ne pas me battre... Oh! c'est impossible!... C'est aujourd'hui le jour que j'avais fixé pour notre rencontre... Je n'ai plus rien qui me retienne ici... je vais retourner à Paris chercher Arthur... Si je tue le père de son fils, elle ne me reverra pas, dit-elle!... mais moi qui ai recueilli, adopté son enfant, n'en suis-je pas plutôt le père que cet homme qui l'a lâchement abandonné... Ah! dussé-je perdre l'amour de Caroline, ma haine pour Arthur sera satisfaite; je périrai de sa main ou je vengerai celle qu'il a si indignement outragée.

SCÈNE VI.

DAVERNY, TROUSSARD.

TROUSSARD, au fond.

Diable!... mais ce village d'Eaubonne est encore grand... j'ai peur de me perdre, moi.

DAVERNY.

Monsieur Troussard!

TROUSSARD.

C'est monsieur Daverny que j'aperçois!... C'est que c'est tout cailloux; ça brûle les pieds.

DAVERNY.

Par quel hasard dans ce village?

TROUSSARD.

Ce n'est pas par hasard, mon cher ami, c'est exprès; je cours après le mari de ma nièce... Vous savez bien que depuis que Thérèse est mariée, je ne fais plus que ça... je cours toujours après son mari!...

DAVERNY.

Et vous espérez le trouver à Eaubonne?

TROUSSARD.

J'en suis certain. Il y suit son ami intime, monsieur Arthur...

DAVERNY.

Monsieur Arthur, dites-vous!... Vous pensez qu'il sera avec eux... qu'il va venir?

TROUSSARD.

Puisque je les ai vus tous deux monter en voiture avec madame Passe-Lacet, cette femme qui fait des armes, joue du violon et monte sur toutes sortes d'animaux.

DAVERNY.

Arthur vient ici? (à part.) Ah! il aura aussi découvert la retraite de Caroline... C'est elle qu'il vient y poursuivre... mais je ne lui en laisserai pas le temps, et si je succombe il sera forcé de fuir loin de ces lieux.

DÉDELLE, dans la coulisse.

Par ici, messieurs, par ici!

TROUSSARD.

Ah! mon Dieu! cette voix!... Tenez, que vous avais-je dit? les voilà avec la Passe-Lacet!

DAVERNY.

Ne nous montrons pas encore... je veux attendre que monsieur Arthur soit seul; j'ai à lui parler.

TROUSSARD.

Et moi, je ne peux pas laver la tête à Minot devant tout le monde.

DÉDELLE, entrant en scène.

Venez donc? Je vous dis que je connais la meilleure auberge.

DAVERNY.

Prenons de ce côté.

TROUSSARD.

Oui, partons avant qu'elle ne me recon-
naisse.

(Ils sortent par le bois.)

SCÈNE VII.

DÉDELLE, ARTHUR, MINOT.

DÉDELLE, voyant sortir Troussard.

Tiens, il me semble que j'ai déjà vu cette Bo-
bine-là quelque part !

TROUSSARD, s'en allant.

Bobine ! Elle m'a reconnu.

ARTHUR, entrant avec Minot.

Sois tranquille, Minot... laisse-nous guider
par madame Passe-Lacet; quand il s'agit de dé-
jeuner ou de diner, on peut la suivre les yeux
fermés; elle ne prend pas le plus long.

MINOT.

Ça prouve que madame a l'odorat fin.

ARTHUR.

Et l'appétit solide.

DÉDELLE.

Je ne m'en défends pas. A la campagne l'air
est vif, je mange comme six; j'ai toujours envie
de prendre quelque chose.

MINOT.

C'est que ce village me paraît bien dépourvu
de comestibles. Drôle d'idée aussi de venir à
Eaubonne, au lieu de rester à Montmorency où
on est si bien.

DÉDELLE.

Ah! oui, à Montmorency, chez Leduc?

MINOT.

Vous connaissez le duc de Montmorency ?

DÉDELLE.

Oui, le restaurateur où il y a de si bonnes an-
guilles. J'en ai mangé un jour neuf tronçons.

MINOT.

Oh! vous vous vantez! vous dites ça par
amour-propre.

DÉDELLE.

Non, parole d'honneur !

ARTHUR.

Si je vous ai amenés ici, c'est que j'y ai af-
faire... j'ai quelqu'un à y voir... mais si ça vous
ennuie, retournez à Montmorency.

MINOT.

Jamais!... Je ne quitte pas un ami intime.

DÉDELLE.

Ami intime!... pauvre Jobard!...

ARTHUR.

Alors, entrez chez ce restaurateur... j'irai vous
rejoindre après mon entrevue.

DÉDELLE.;

Venez-vous, Théophile?... nous prendrons
toujours des radis.

MINOT.

C'est ça! allons prendre des radis !

ENSEMBLE.

MINOT et DÉDELLE.

AIR : *Pantalon de la Figurante.*

Allons, entrons, l'appétit nous invite,
Nous command'rons notre repas.

Mais viens pourtant nous rejoindre au plus vite,
Venez

A la campagne on n'attend pas.

ARTHUR.

Allons, entrez, l'appétit vous invite;
Vous command'rez votre repas.
J'irai pourtant vous rejoindre au plus vite;

A la campagne on n'attend pas.

DÉDELLE, bas à Arthur.

Je vous préviens qu'avec Minot

Je ne veux point passer ma vie;

Il est si bête qu'il m'ennuie

MINOT, offrant la main à Dédelle.

Je suis satisfait de mon lot.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Allons, entrons, etc.

(Dédelle et Minot entrent chez le traiteur.)

SCÈNE VIII.

ARTHUR, puis DAVERNY.

ARTHUR.

Ah! Caroline, vous me fuyez! vous quittez
Paris et votre ancien ami pour vous cacher
dans un village!... C'est fort ridicule... et ça ne
m'arrange pas du tout... car moi je l'aime tou-
jours... je suis un modèle de constance. La
preuve, c'est que madame Minot est fort gen-
tille, et pourtant sa tendresse commence à m'en-
nuier... Je ne suis pas comme son oncle, je me
fatigue facilement. D'ailleurs je n'ai plus le sou,
et puisque Caroline est libre, puisqu'elle a de la
fortune, je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas
son bonheur en l'épousant... D'abord ça me rem-
plumerait!... Ce projet me sourit infiniment!...

DAVERNY, au fond.

Ah! le voilà enfin !

ARTHUR.

Oui!... et s'il reste à Caroline un peu d'atta-
chement pour moi!... Allons la trouver... D'après
les renseignements que j'ai obtenus... elle doit
demeurer sur cette place... Cette maison... c'est
sans doute là!...

DAVERNY, se mettant entre lui et la maison.

Vous ne vous trompez pas, monsieur, c'est là
que demeure Caroline Melleval.

ARTHUR.

Daverny... Allons décidément cet homme est
mon cauchemar...

DAVERNY.

Vous semblez étonné de me revoir, monsieur ?

ARTHUR.

Étonné... mais non, j'aurais dû m'y attendre ..

N'arrivez-vous pas toujours comme un spectre pour vous placer entre Caroline et moi ?

DAVERNY.

Aujourd'hui vous deviez être certain de me voir... N'y a-t-il pas dix jours que nous nous sommes donné rendez-vous ?

ARTHUR.

Dix jours !... Ah ! ma foi ! oui, au fait... il y a dix jours... Eh ben ! je vous avouerai franchement que ça m'était sorti de la tête !... et nous nous retrouvons tous les deux dans ce village... C'est assez plaisant...

DAVERNY.

C'est que probablement nous y cherchions tous deux la même personne.

ARTHUR.

En effet, j'avais l'intention de rendre une visite à Caroline... mais tout doit cesser devant une affaire d'honneur... et si vous êtes maintenant disposé à en finir...

DAVERNY.

Oui, monsieur... Je vais chercher des armes et dans un quart d'heure, au bout de ce chemin, à l'entrée de la forêt...

ARTHUR.

J'aurai l'honneur de vous y attendre.

DAVERNY.

Je tâcherai de vous y précéder.

(Daverny sort par le fond.)

ARTHUR.

Trop honnête... Voilà une affaire bâclée. Et moi qui ne pensais plus à ce duel... Ma foi ! c'est charmant !... j'aime beaucoup l'imprévu dans les choses de la vie.

SCÈNE IX.

ARTHUR, MINOT.

MINOT, un peu gris.

Eh ben ! qu'est-ce que tu fais donc ? Tu es cause que je consomme des radis à m'en faire mal à la tête... Il est vrai que je bois du champagne avec... mais tu manques à mon bonheur ! Viens déjeuner, ou je te maudis.

ARTHUR.

Impossible !... il faut que j'aille me battre.

MINOT.

Te battre ?

ARTHUR.

Sans doute.

MINOT.

Et avec quoi ?... Je veux dire avec qui ?

ARTHUR.

Monsieur Daverny !... Il m'a rencontré au moment où j'entrais chez Caroline.

MINOT.

Ah ! bah ! Tu es donc son amant ?

ARTHUR.

Mais non !... et c'est ce qui m'irrite contre lui !... car il sait que Caroline ne m'aime plus ! il croit peut-être qu'elle le préfère... et vois-tu, cette idée-là m'humilie... Et ça me fait penser à une chose... (Il tire un portefeuille de sa poche.) Prends ce portefeuille !... il y a dedans plusieurs lettres de Caroline, des lettres où l'on pourrait voir la preuve de son indifférence... depuis qu'elle m'a revu... Daverny serait trop joyeux s'il les trouvait ; ainsi tu comprends, si je succombe, tu me promets de les brûler ?

MINOT.

Je le jure sur ta cendre !... Mais, moi qui espérais m'amuser aujourd'hui, voilà que tu rembrunis toutes mes idées.

ARTHUR.

Bah ! sois tranquille ! j'espère bien déjeuner avec toi !... Ah ! mon Dieu ! et des armes ! il est temps d'y songer.

MINOT.

Mais je n'en ai pas... Je n'ai qu'un petit couteau.

ARTHUR.

Oh ! le conducteur de la voiture... c'est un ancien militaire... il doit avoir ce qu'il faut !... Attends-moi là... Je reviens !... D'ailleurs tu seras mon témoin.

(Il sort en courant.)

SCÈNE X.

MINOT, seul.

Je serai son témoin !... Comme il y va !... Ce n'est pas que je craigne la moindre chose... parce que, quand j'ai bu un peu de champagne, je marcherais contre des moulins à vent... pas à eau... mais à vent !... Voyons donc un peu les lettres qu'il m'a laissées... il faut que je les mette de côté en cas de malheur... (Il ouvre le portefeuille et en tire des lettres.) Drôle d'écriture ! c'est en gros... (Il en ouvre une et lit.) « Mon cher Arthur, je te dirai que cela m'embête furieusement d'être toujours avec ce jobard de Minot !... » (s'interrompant, il regarde la signature.) Qu'est-ce que c'est que ça ? Dédelle Passe-Lacet ! Je tombe d'un sixième !... (Il lit.) « Je sais bien que cela t'arrange que je l'emène, parce que pendant ce temps-là tu restes avec sa femme dont tu es l'amant !... » (s'interrompant.) Ah ! grands dieux !... (Il continue.) « Choisis entre un manchon et ma vengeance... Il y en a en faux renard qui ne coûtent que cinquante francs !... » Arthur l'amant de... Comme c'est heureux que je n'aie mangé que des radis ! J'étoufferais, bien sûr, j'étoufferais.

SCÈNE XI.

MINOT, DÉDELLE, puis ARTHUR.

DÉDELLE, sortant de l'auberge.

Eh bien! c'est aimable! Vous me plantez là tous les deux... Est-ce que vous ne venez pas, Théophile?

MINOT.

Théophile! Théophile! dis donc Jobard!... appelle-moi Jobard, j'aime mieux ça.

DÉDELLE.

Qu'est-ce qui lui prend?

MINOT.

Ah! il y en a en faux renard qui ne coûtent que cinquante francs!

DÉDELLE.

Des faux renards! Comment! est-ce qu'il y en a dans la forêt?

MINOT.

Va-t-en, retire-toi de mes yeux, créature de je ne sais quelle espèce!

DÉDELLE.

C'est ainsi que vous traitez une femme!

MINOT.

Une femme!... Mais tu te flattes... tu n'es pas une femme... tu n'es pas même un homme... Je voudrais être sûr que tu es un homme... j'aurais le droit de te flanquer quelque chose.

DÉDELLE.

Ah! mais, est-ce qu'il aurait avalé une arête? .. (Elle s'approche de lui.) Ah! ça, mais dites-moi donc...

MINOT.

Va-t-en, je te dis... va-t-en!... ou je vais l'appliquer... la loi du plus fort!

ARTHUR, entrant avec des pistolets.

Viens, Minot; j'ai des armes, et voici bientôt l'heure.

DÉDELLE.

Des armes! Ah! mon Dieu! est-ce qu'on veut nous attaquer?

MINOT.

Un instant, monsieur, il ne s'agit plus de ça, maintenant.

ARTHUR.

Comment! tu refuses d'être mon témoin?

MINOT.

Ton témoin, malheureux!... Oh! ça ne se passera pas comme tu l'imagines.

ARTHUR.

Tu veux m'empêcher de me battre... Impossible... ça ne peut pas s'arranger!

MINOT, lui présentant la lettre.

Non, non, ça ne peut pas s'arranger... Tiens, voilà la lettre que tu m'as donnée à garder... La reconnais-tu?

ARTHUR, après avoir regardé la lettre.

Celle de Dédelle. Ah! ah! ah!... L'aventure est impayable.

DÉDELLE.

Il sait de quoi il retourne.

MINOT.

Et il rit... le suborneur?

ARTHUR.

Ah! mon ami Minot, nous nous emportons! Prenez garde! voilà le champagne qui fait son effet.

MINOT.

Je crois qu'il m'insulte encore!... Prends garde!

ARTHUR.

Allons, Minot... va encore boire un peu de champagne; ça te rendra brave tout-à-fait.

MINOT.

Oh! je n'ai plus besoin de boire... Il faut nous battre, monsieur!

ARTHUR.

Eh bien! quand j'aurai fini avec Daverny je serai à toi... Il n'y a rien de terrible comme un poltron quand il se met à avoir du courage

MINOT.

Ah! c'est trop fort!

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Air du Dieu et la Bayadère.

Ce duel est nécessaire;
Je dois vider cette affaire,
En finir, en finir,
Voilà quel est mon désir.
Quand il s'agit d'une offense,
Il faut en tirer vengeance.
Tu verras, tu verras,
Que je ne recule pas.

MINOT.

Ah! j'étouffe de colère!
Il s'agit d'une autre affaire;
Te punir, te punir,
Voilà quel est mon désir.
D'une si cruelle offense,
Je prétends tirer vengeance;
Tu verras, tu verras,
Tu ne m'échapperas pas.

(Arthur repousse Minot et sort vivement.)

MINOT.

Oh! morbleu! je te rejoindrai... et...

(Il se dresse à courir après lui; Troussard l'arrête au passage.)

SCÈNE XII.

MINOT, DÉDELLE, TROUSSARD.

TROUSSARD, arrêtant Minot.

Ah! je vous trouve enfin, monsieur mon neveu?

DÉDELLE.

Le vicieux Troussard!

MINOT.

Laissez-moi ! laissez-moi ! je n'ai pas le temps de vous écouter.

TROUSSARD, le tenant fortement.

Non ! non ! je ne te lâche plus !... Voilà donc ta conduite, petit libertin ! Je te retrouve dans la société de cette sauteuse !

DÉDELLE.

Comment a-t-il dit, le vieux pouasif ?

TROUSSARD.

Et ça lorsque la femme, ma pauvre nièce, est dans les larmes !

MINOT.

Ta nièce !... tu oses me parler de ta nièce... Sais-tu ce qu'elle m'a fait, ta nièce ?

TROUSSARD.

Elle a fait ton bonheur !

MINOT.

Et c'est vous qui m'avez marié... Je devrais vous rouer de coups... Mais il faut d'abord que je me venge sur un autre... Laissez-moi partir !

TROUSSARD.

Tu ne t'en iras pas sans moi !

DÉDELLE.

Laissez-le, monsieur Troussard ; c'est pour empêcher un duel !

TROUSSARD.

Un duel !...

DÉDELLE.

Entre monsieur Arthur et un autre.

TROUSSARD.

Monsieur Daverny ?

DÉDELLE.

Juste !

MINOT.

Oui ! Daverny ! encore un qu'il a offensé... votre Arthur !... Voyez-vous, il faut que je le tue !

TROUSSARD.

Eh bien ! où vas-tu ?

MINOT.

Je n'en sais rien ! mais il faut que je le tue !

(Il sort en courant.)

DÉDELLE.

Et-lui aussi !... Ils sont tous contre Arthur... Vous voyez bien qu'il faut courir chercher les gendarmes.

TROUSSARD.

Oui, il faut courir ! Mais c'est singulier ! pour la première fois il me semble que je n'ai plus de jambes... Je fléchis... je fléchis...

(Il va s'asseoir.)

DÉDELLE.

Vieille patraque ! va !... Allons, j'irai moi-même... Mon Dieu, pourvu que j'arrive à temps !

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

TROUSSARD, puis CAROLINE et MARIANNE.

TROUSSARD.

Dieu ! quel événement !... Et dire que mes jambes me refusent le service... J'ai bien envie de crier au secours !

CAROLINE, entrant avec Marianne.

Que se passe-t-il donc ? Il m'avait semblé entendre. (s'approchant de lui.) Qu'avez-vous donc, monsieur ? vous paraissez souffrir.

TROUSSARD.

Ah ! ma chère dame, vous voyez un homme dans l'accablement... non pas que je sois fatigué, mais je ne peux plus remuer ni pied ni patte.. Figurez-vous que j'étais venu avec monsieur Daverny... et certainement j'étais loin de prévoir... d'autant plus que je venais pour mon neveu Minot... Mais qu'est-ce qui aurait pu s'attendre que monsieur Arthur...

CAROLINE.

Eh bien ?

TROUSSARD.

Eh bien ! ils se sont rencontrés, querellés... Enfin ils sont allés se battre.

CAROLINE.

Monsieur Daverny ?

TROUSSARD.

Oui, lui-même !

CAROLINE.

Ah ! malheureuse !... j'aurais dû prévoir...

MARIANNE.

Mais où sont-ils allés ? Dites bien vite, que nous courions !...

TROUSSARD.

Ça ne peut pas être bien loin... de ce côté, je crois.

(On entend un coup de pistolet.)

CAROLINE.

Ah ! il est trop tard !

TROUSSARD, retombant sur le banc.

Je suis pétrifié !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DAVERNY.

DAVERNY.

Quel est ce bruit, ce coup de feu que je viens d'entendre ?

CAROLINE, se jetant dans ses bras.

Ah ! le voilà !

DAVERNY.

Qu'y a-t-il donc ?

TROUSSARD.

Vous n'êtes pas blessé ?

DAVERNY.

Blessé, et pourquoi ?

MARIANNE.

Nous savons tout !... ce duel avec monsieur Arthur ?

DAVERNY.

J'allais au rendez-vous lorsque le bruit d'une arme à feu...

CAROLINE.

Vous ne vous êtes pas battu ? Ah ! Dieu soit loué !

TROUSSARD.

Comment, ce n'était pas vous ? Est-ce que par hasard ce diable de Minot... Je tremble comme la feuille !

.....

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DÉDELLE, puis MINOT.

DÉDELLE, accourant bouleversée.

Ah ! quel malheur !... quel malheur !... Il est tué !... tué sur le coup !

TOUS.

Qui donc ?

TROUSSARD.

Je frissonne.

DÉDELLE.

Un si joli garçon !

TROUSSARD.

Ce n'est pas mon neveu !

DÉDELLE.

Je ne m'en consolerais jamais !

MINOT, arrivant d'un air tragique et la cravate en désordre.

J'ai tué mon homme !... Il est vrai que... mais c'est égal !... j'éprouve un vilain effet.

TROUSSARD.

Je ne te croyais pas si adroit... Comment diable as-tu fait ?

MINOT.

J'ai tiré en l'air.

DAVERNY.

Caroline, celui qui a causé tous vos chagrins a cessé de vivre... Maintenant vous n'avez plus besoin de moi... vous allez être heureuse !..

CAROLINE, lui tendant la main.

Ah ! je ne puis l'être sans vous.

DAVERNY.

Allons embrasser votre fils.

DÉDELLE.

Pauvre Arthur !... Ah ! je ne reste pas ici davantage... Monsieur Minot, venez-vous me reconduire en voiture ?

MINOT.

Moi !... Allez vous faire... voiturer ailleurs... Je renonce aux femmes en général et à la mienne en particulier... Oui, monsieur Troussard, je me sépare de Thérèse.

TROUSSARD.

Quelle folie ! Et pourquoi ?

MINOT.

Pourquoi ? parce que je suis...

DÉDELLE.

Alors je vais prendre un coucou !

MINOT.

Elle a dit le mot.

FIN D'UN JEUNE HOMME CHARMANT.